



442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 145

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)

Mercredi 6 septembre 2023 ; 16:37:09
Bubblegum time

442ème RUE

64 Bd Georges Clémenceau

89100 SENS

FRANCE

(33) 3 86 64 61 28

leo442rue@orange.fr

<https://la442rue.com>

Greetings :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

Pierre "PERCHÉ"

Frank FREJNIK

Olivier FENESTRAZ

SEB (Beast Records)

DIRTY FRENCH KISS

DR ALBEER (Beer Beer Orchestra)

Benny GORDINI (Slow Slushy Boys)

JEAN-JEAN & KINO (Doux Doux Lovers)

RIP :

Lester STERLING

Josephine CHAPLIN

Jamie REID

William FRIEDKIN

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

ENDERR : Seeds of darkness (CD autoproduit - www.enderr.fr)

Enderr ou le groupe qui vous fait perdre tous vos repères. Avec eux, j'apprends, primo, qu'il existe deux Savoie, j'avais déjà du mal à situer LA Savoie en général, ça n'arrange donc pas mes affaires, moi qui pensais ne pas être trop pourri en géographie, je m'en prends un coup dans les quenottes. Secundo, j'apprends qu'ils parlent albanais, puisque Enderr, en albanais, ça veut dire "rêver". Là, comme je ne suis même pas capable de dire bonjour ou merci, alors encore moins anticonstitutionnellement, dans la langue d'Enver Hoxha, ça ne me faisait ni chaud ni froid jusque-là, mais ça aurait été trop facile, car l'Albanais dont il est question ici, je vous le donne en mille, n'a rien à voir à l'Albanie dont tout le monde, ou à peu près, a déjà plus ou moins entendu parler au détour d'une conversation géopolitique au Café du Commerce ou sur le perron de l'Élysée, non, l'Albanais serait une région située entre les deux Savoie sus-mentionnées. Retour à la case départ. Je crois que je vais me contenter de parler de trucs qui me sont un poil plus familiers, des trucs qui se conjuguent en accords, en tempi ou en majeur-mineur, mais aussi en double, comme les Savoie, ça m'aurait étonné que ce soit si harmonieux, doubles croches ou double pédale selon la terminologie enderrienne, mais simple blast, quand même, ils n'ont pas encore osé le double bang destructeur, ils laissent ça aux Mig-29 de Poutine. De toute façon, le concept de double destruction, j'imagine assez mal, quand c'est détruit, c'est détruit, ça peut difficilement être doublement détruit non ? Mais depuis le coup de l'Albanais, je ne jure plus de rien et je me dis que tout doit pouvoir se conjuguer au superlatif avec ces diables d'Annéciens. Donc, faisons dans le prosaïque. Enderr existe depuis 2017 et "Seeds of darkness" est le premier album du quintet. Musicalement, ils font du métal avec de gros morceaux de death et de core dedans. Tellement gros les morceaux qu'ils n'ont même pas pris la peine de débiter les fruits en petits bouts, ils les ont laissés entiers, noyaux compris, c'est meilleur pour garder le goût et la consistance. Ce qui tombe bien, le métal étant un paragon de solidité, de fermeté, de dureté et de densité. Tout ce qui fait le sel de cet album. Un disque où tout est sur-développé. J'ai déjà évoqué la double pédale de kick, les guitares ne sont pas en reste avec des cordes en surnuméraire, sept pour les mandolines, cinq pour la basse, ce qui me semble être un minimum syndical compte tenu de la brutalité de la chose. Quand on sème les graines de la nuit, on récolte la drupe de la noirceur. C'est une loi essentielle de l'évolution métalleuse. Enderr ne peut s'en affranchir. Si vous ne jurez que par les gazouillis d'oiseaux et l'œuvre complète de Chantal Goya, vous risquez clairement la crise cardiaque dès les premières notes de ce disque. Si vous préférez le vol noir du corbeau et l'œuvre complète de Francisco de Goya, vous devriez être à l'aise avec les trois quarts de tour de cadran d'un album qui prend bien le temps de s'affirmer et d'exposer un propos qu'on ne peut guère qualifier de creux ou d'inane. Enderr = rêver ? Cauchemarder plutôt si l'on tient compte du côté chaotique également revendiqué par le groupe. Moi, ça me va aussi.

ICELAND : Iceland (CD autoproduit)

Vie, mort et résurrection d'un groupe de métal (morceaux choisis). Iceland se forme, non pas en Islande comme leur nom pourrait le laisser croire, mais en région parisienne au début des années 90. Une trentaine d'années si nos calculs sont vaguement exacts. Le groupe sort son premier album en 1995 et se sépare en 1998. Relativement banal. En 2021, les deux guitaristes et le bassiste du groupe original se retrouvent dans un bar autour d'un gorgeon. De fil en aiguille, de glaçon en tchin-tchin, de chope en verre ballon, vous savez ce que c'est, on refait le monde, on raconte quelques conneries, on se marre bien et c'est là que ça part généralement en sucette. Pour Iceland, les trois gaillards sus-mentionnés décident aussitôt de reformer le groupe. Relativement habituel. Qui dit reformation dit aussi "tiens, si on faisait un nouveau disque". Rien d'exceptionnel. Un groupe de rock, ça marche aussi pour le métal, ça aime bien marquer son territoire et laisser des traces de sa présence histoire de faire savoir à ses congénères que venir baguenauder dans les environs, y a pas mort d'homme, mais faut pas non plus qu'on devienne trop envahissant. On est toujours dans la norme. Là où Iceland sort des sentiers battus et de l'accord de mi usé jusqu'à la corde, c'est que ce nouvel album est en fait le premier, mais sans l'être vraiment. Hein ? Quoi ? Ça y est, c'est officiel, le Léo 442 il a fini par péter les plombs à force d'écrire ses fariboles et ses calembredaines dont il est sûrement le seul à raffoler. Alors oui, j'ai péti les plombs mais il y a déjà longtemps, il y a prescription, mais non, je n'ai pas péti les plombs pour ce qui est de l'assertion concernant le nouveau disque d'Iceland. Je m'insurge, je ne suis pas encore complètement sénile ni gaga, bien que d'aucuns seraient tentés d'affirmer le contraire. Je m'explicationne. Iceland ayant déjà un album dans la besace, sorti

il y a presque trente ans, le groupe s'est dit que, ce disque étant devenu quasiment introuvable et ne correspondant plus vraiment aux standards actuels, ce serait une bonne idée de le réenregistrer et ainsi le faire connaître aux générations présentes, le futur étant de plus en plus incertain. Comme pour la préservation du patrimoine naturel ou culturel en somme, même si Nicolas Hulot ou Stéphane Bern n'ont rien à voir dans l'histoire, encore heureux. Problème, le groupe a été reformé par les deux guitaristes et le bassiste d'origine (là, d'accord, je radote un peu, je l'ai déjà écrit), mais sans le batteur. Il fallait donc trouver un coigneur capable d'aligner les rototoms thrash sans moufter. Finalement, ils sont trois à se partager le travail, Franky Costanza (ex Dagoba), Dirk Verbeuren (actuel Megadeth) et Aurélien Ouzoulias (ex Zuul FX ou Satan Jokers). Depuis que Sarkozy et Macron ont remis le servage à l'honneur, c'est quand même très pratique de multiplier le petit personnel. Encore que là, on parle plutôt de poids lourds de la caisse, claire ou grosse. Trente ans plus tard, le thrash métal d'Iceland se fait nettement plus velu et burné, du thrash avec supplément de cojones. L'énergie dépensée est telle qu'Iceland n'a d'ailleurs réenregistré que huit morceaux sur les dix que contenait la première version de l'album, ce qui ne change rien à l'affaire, ça bourrine, ça bastonne et ça bétonne avec plus d'efficacité que Jean-Claude Van Damme recruté par Bouygues Construction. Même la pochette a été revue, l'idée générale restant la même, le design passant juste au niveau 2.0. De l'art de faire du neuf avec du vintage.

HATEFUL : You just got fooled again ! (CD, Dirty Punk Records/ Combat Rock)

Vingt ans après leur premier album, les vétérans écossais de Hateful sont toujours sur la brèche avec ce septième long format. Ici, ils mettent en exergue le mensonge, notamment avec deux citations de Mark Twain et de Tolstoï, qui s'y connaissaient un peu pour avoir tous deux tâté de politique, plus ou moins par la bande, n'empêche. Car s'il est un domaine qui a fait du mensonge un "art majeur", pour ne pas dire une "philosophie de vie", c'est bien la politique. Le mensonge est inscrit dans l'ADN du politicien comme l'intolérance dans celui du religieux, la triche dans celui du sportif ou l'escroquerie dans celui du banquier ou du garagiste, c'est atavique. Si le politicien est si menteur, c'est qu'il a certainement été frustré dans sa prime enfance. Sarkozy a dû manger sévère à l'école à cause de son physique, Macron aussi à cause de son fayotage congénital, du coup, aujourd'hui, c'est nous qui morflons de leur prodigieuse connerie génétique. Nul doute que Hateful auraient d'autres exemples à citer, Écossais ou Anglais, ils ont préféré résumer leurs pensées dans le titre de leur album : "Vous vous êtes encore fait baiser !", ce qui a le mérite d'être d'une limpidité cristalline. Musicalement, avec leur expérience, Hateful font un punk-rock empreint de diversité stylistique qui ne serait pas sans rappeler, dans un autre genre, plus proche des racines, l'évolution du Clash à son époque ("Chain of command" se termine même sur une courte citation clashienne tandis que le nom du groupe vient de la chanson éponyme sur "London calling"). Pour autant, Hateful reste plus punk que son aîné, notamment au niveau du chant d'Alex King, qu'on pourrait qualifier de typiquement écossais, ce chant rugueux qu'on retrouve chez Oi Polloi (groupe dont Kev, le batteur de Hateful, fit brièvement partie, pas un hasard). À travers les mélodies tirées au cordeau également, des cantilènes qui déboulent crânement, sans s'intéresser au paysage ni se laisser distraire. Pour ça, la formation en quatuor avec deux guitares est idéale. Mais ça n'empêche pas les lascars d'emprunter parfois des chemins de traverse, via quelques parties de claviers joliment chantournées ou une espagnolade à la guitare acoustique sur l'intro de "No tomorrows left to give", avant que ça ne décolle au bout de quelques secondes après avoir enclenché le turbo. On pourrait encore citer les influences expressionnistes allemandes de "Narcissistic puppet master" ou le recyclage du "Ruby tuesday" des Rolling Stones au détour d'un "Fear factory" iconoclaste pour tenter de faire le tour d'un disque pas si monolithique que ça. Même si Hateful n'est pas le groupe le plus en vue de la scène punk britannique, ils savent toujours nous pondre des disques fort plaisants. Celui-là, ils ont mis sept ans à le peaufiner, il eut été dommage de le foirer.



MALADROIT : Real life super weirdos (CD, Monster Zero/Guerilla Asso/Slow Death)

Les super héros n'ont pas toujours une vie facile. Passe encore de se coltiner des super méchants souvent super crétins - s'ils étaient intelligents, ils seraient super héros eux aussi - mais, derrière leurs flamboyantes incarnations, ils dissimulent tous un côté sombre, le seul point positif de cette obscurité, c'est qu'ils en tirent aussi leurs super pouvoirs. Sans compter que beaucoup sont super milliardaires, ce qui relative pas mal leurs petits tracas domestiques. Les problèmes existentiels, ça doit être plus facile à surmonter quand on ne connaît pas de fins de mois difficiles. Je dis ça mais je ne fais que conjecturer. Je ne suis pas super héros, je n'ai pas de problèmes existentiels puisque je me fous de presque tout, je ne suis pas milliardaire ni éréviste, même si je flirte dangereusement avec ce dernier état les mois impairs, les pairs aussi en fait. Est-ce pareil pour Maladroit qui, après leur EP hommage à Steven Spielberg en 2020, s'intéressent cette fois à l'arrière-cour des super héros, qui ressemblent toutement à des super losers remarquez bien, tant il est effectivement bizarre ("weird" en anglais, caprice le jeu de mot ?) de se balader avec son slip par-dessus son futsal dans les rues d'une mégapole, même la nuit et même pas en état second. Notez bien que ces villes tentaculaires sont souvent des nids à brindezingues, fêlés, branques, maniaques et cinglés de toute nature. Alors un de plus un de moins, ça ne fait pas une grosse différence. Mais pour autopsier la sociologie du super héros en capilotade, il ne suffit pas juste de le vouloir, il faut se glisser dans la peau du sujet. N'écouter que leur courage, Maladroit ont donc fait dans l'immersion totale, ils sont eux-mêmes devenus super weirdos. Pas super héros, faut quand même déconner, c'est réservé à une élite. Mais super weirdos ça leur a permis d'approcher au plus près ces paladins, ces preux chevaliers, ces Lancelot des temps modernes. Le résultat est sans appel, quand les projecteurs ne sont pas braqués sur leurs ego démesurés, ils sont quasiment comme vous et moi, avec leurs défauts et les déboires basement triviaux. Prenez Hulk, obligé de changer de fringues chaque fois qu'il s'énerve, Batman qui pisse plus souvent qu'à son tour dans son costume n'ayant pas le temps de se débraguetter avant qu'il soit trop tard, Robin qui vire alcoolique parce qu'il sait qu'il y aura toujours son mentor pour lui faire de l'ombre, Wonder Woman jalouse de Poison Ivy, Batman et Iron Man jaloux de Jeff Bezos ou Elon Musk (qui a la plus grosse... fortune ?). Les super méchants ne sont pas en reste, Melvin (Toxic Avenger), Jason, Chucky, Freddy Kruger, Michael Myers ou les pirates d'Astérix connaissent eux aussi de menus déboires dans l'affirmation de leur moi ontologique. En revanche, et bien qu'ils soient devenus Fruit Man, Captain Bandana ou Pizza Boy, Maladroit se gardent bien de s'auto-analyser, se contentant de poucaver leurs petits camarades d'un instant à grands coups d'accords punk-rock bien tatanés dans la tronche de ces super athlètes plus fragiles qu'il n'y paraît. Pour ce qui est du plumage, on jette une voile pudique sur leurs propres costumes faits maison pour souligner leur sens de l'à-propos qui se traduit ici par un livret sous forme de mini comic book, certes un brin détourné de sa fonction première, mais au comique de situation plus proche de la phonie francophone du mot que celle, anglophone, de ce faux ami. Avec Maladroit, les super weirdos ont finalement un avenir plus radieux qu'on ne l'aurait cru au premier coup de savate dans les lettres de chocolat d'adversaires qui ont beau se prendre branlée sur raclée n'en continuent pas moins à vouloir être maîtres du monde à la place des califes qui dirigent les super puissances ou la super finance. Ce n'est pas le tout d'être super, encore faut-il l'être à super bon escient. Pas donné à tout le monde. Pas plus à Bob Newby qu'au premier trou du cul venu, l'eut-il bordé de super dollars.

LOUD.ANONYMITY : N.U.A.N.C.E.s (CD autoproduit)

Le trio toulousain Loud.Anonymity est en prise directe avec son environnement, avec la société, avec l'humain, mais surtout avec toutes les sensibilités qui en émanent. Que tout ça soit presque moribond n'interfère pas dans la pensée. Comme le clame si bien le titre de leur nouvel album, tout est nuances, tout est mouvance, tout est dissemblance. Pour eux, rien n'est totalement noir, rien n'est totalement blanc, tout se situe dans un entre-deux très teinté de gris (au pluriel). Un point de vue habilement résumé dans le titre "1000 shades of life and lies" qui leur permet en outre de jouer avec la quasi homophonie entre "life" et "lies", "vie" et "mensonges" dans la langue de François Fillon, tant les seconds sont partie intégrante de la première. Ce qui n'empêche pas les méchants de service de se retrouver dans toutes les strates et dans toutes les sphères de la société, de même que les bons, encore que leur répartition soit assez inégale en fonction des situations. Sachant qu'en plus un bon peut être un méchant qui s'ignore et inversement. On comprend qu'il

y ait matière à disserter pour un groupe comme Loud.Anonymity quand on choisit de se pencher sérieusement sur la question. Peut-être est-ce pour ça que le groupe a choisi le métal comme moyen d'expression pour affirmer son discours et soutenir ses thèses. Si l'on ne s'appesantit pas sur les textes, on comprend, avec cette musique percutante, que le propos n'est pas franchement anodin, ce qui est un bon début. Pour autant, le métal de Loud.Anonymity reste assez mélodique sur le fond, même si les guitares sont puissantes et les rythmiques fermement bâties. Il y a cependant toujours le petit riff accrocheur et addictif qui vous titille la trompe d'Eustache pour vous faire fondre, au cas où le métal ne serait pas forcément votre tasse de cordial. Comme dans "DAWN" par exemple et ses quelques notes aguicheuses comme une demoiselle qui aurait perdu son chemin sur les trottoirs de Pigalle ou des Minimes.

LOCOMUERTE : Los clasicos de locos (CD, M&O Music - www.m-o-music.com)

Le réenregistrement de ses efforts passés semble être à la mode dans la scène métal actuelle (voir chronique d'Iceland page précédente). Les parisiens de Locomuerte viennent eux aussi de se repencher sur leurs petites affaires afin de leur donner une seconde jeunesse. Dans leur cas, il s'agit de faire paraître une sorte de "best of", mais réactualisé. Encore que "best of" ne soit peut-être pas le terme le plus approprié puisque le groupe n'a retenu aucun titre de son dernier album, "La brigada de los muertos", paru en 2018, pour se concentrer sur les deux premiers, "Maquina de guerra" en 2009 (sept morceaux sur les dix d'origine) et "Traicion bendicion" en 2013 (trois sur douze). Sans vouloir faire preuve d'un formalisme trop rétrograde, le choix peut paraître curieux, mais, après tout, un groupe fait bien ce qu'il veut de sa musique non ? À moins bien sûr que Locomuerte ait juste voulu réveiller une partie de son capital avec de nouveaux membres en son sein. Le groupe a notamment changé de chanteur en 2014, après la sortie des deux premiers albums. Sans préjuger d'éventuels autres remaniements, vu qu'ils ont tous des pseudos hispanisants, difficile de savoir ce qu'il en est, mais il est sûr que, entre "Maquina de guerra" et "Los clasicos de locos", le guitariste et le bassiste sont toujours en place. On note quand même un inédit dans la liste, "La vida loca", judicieusement placé en ouverture. Pour les aficionados du groupe qui, par définition, ont déjà les trois premiers albums, il n'est pas certain que ce seul inédit justifie l'achat de cette nouveauté, sauf chez les complétistes compulsifs, et il y en a toujours en maraude. Pour les autres, c'est effectivement comme un nouvel album de Locomuerte, ce qui devrait donc les concerner un peu plus. Pour ce qui est de la forme, Locomuerte traite tous ces titres comme il l'a toujours fait, entre thrash, hardcore et métal, façon chicano comme ils le proclament avec véhémence. Le groupe chante d'ailleurs en espagnol et revendique clairement l'influence de Suicidal Tendencies, Agnostic Front ou Madball pour affirmer son attachement à la violence inhérente au genre. De fait, ça avoine toujours sévère, réenregistrement ou pas. Certes, cinq ans après "La brigada de los muertos", on aurait préféré un vrai album, plein de nouveaux morceaux et de chair fraîche, mais l'ogre qui sommeille en nous devra patienter encore un peu avant d'aiguiser son tranchoir à Petit Poucet.



NEWS

Le label suédois **Beluga** vient de faire paraître le troisième album des **Reverberations**, "Half remembered dreams", psyché-pop de Portland, Oregon : www.belugarecords.com @@@ Le label allemand **Still Unbeatable** vient de sortir un truc improbable, un OVNI (normal, un disque ne ressemble-t-il pas à une soucoupe volante ?), en l'occurrence l'album acoustique d'**Honest John Plain**, "Untuned", paru en 2009, sur lequel le bonhomme reprenait des chansons des **Boys** ou des **Crybabies**. 200 exemplaires de ce disque avaient été gravés sur cire verte translucide. Mais toutes les copies ne s'étaient pas vendues, il restait du stock, au moins 24 exemplaires de ces vinyles verts. Du coup, le label s'est dit qu'il y avait moyen de faire quelque chose d'intéressant avec ce stock, assembler les disques deux par deux, en laissant un espace pour y loger des LED. Pas banal non ? Voilà donc cette nouvelle version "sandwich" et artisanale de l'album, 12 exemplaires seulement et 1,2 cm d'épaisseur. Grâce à un petit interrupteur intégré, vous pouvez allumer ou éteindre les LED à votre convenance. Et croyez-moi, avec le vinyl translucide, quand les LED sont allumés et que le disque tourne sur votre platine, si possible dans l'obscurité, c'est "Star Wars" ou "Rencontre du troisième type". Je n'ai pas pu résister au plaisir de me l'offrir, d'autant qu'il est carrément personnalisé au nom de l'acquéreur. Malgré l'épaisseur, le disque reste parfaitement lisible. Cette info ne sert strictement à rien car vous doutez bien que les 12 exemplaires sont partis en un clin d'œil et que le truc est désormais épuisé. Il vous reste quelques photos et vidéos à visionner sur Internet pour vous donner une idée de la chose : <https://still-unbeatable-records.de> @@@ Chez les Marseillais de **Crapoulet** c'est du côté d'Israël qu'on tourne ses regards avec la sortie du troisième album du groupe hardcore **Jarada**, "No co-existence with... Jarada". Preuve qu'il n'y a pas que des religieux fascistes et extrémistes dans ce pays de merde : <http://crapouletrecords.limitedrun.com> @@@ Chez **Kanal Hysterik** on reste constant dans l'effort avec une paire de sorties remarquées et remarquables : quatrième album du groupe punk-hardcore de Colmar **Escape**, "Screams of anger" ; réédition du premier album éponyme du groupe oi de Nancy **Rancœur** en vinyl blanc. Sur le label frère **Deviance**, c'est aussi fourni : deuxième album du groupe crust polonais **Death Crusade**, "Znow plonie niebo", en vinyl rose ; troisième album du groupe D-beat allemand **Pisscharge**, "Creciento murte" ; deuxième album du groupe belge **Plague Thirteen**, "Healing ground", en vinyl violet ; split album **Agathocles/Bakounine** ; split EP **Simbiose/Visions Of War**. Ouf : <https://deviancerecords.com> @@@ A Rennes, chez **Mass Prod**, ça suit son petit bonhomme de chemin avec quelques sémillantes sorties : réédition de l'album des **Mass Murderers**, "DRIP", avec une nouvelle pochette ; nouvel album du groupe australien **Last Quokka**, "Red dirt" : www.massprod.com @@@ Du côté de **Dirty Punk**, on represse l'album de **Komintern Sect** "Dernier combat" (1985), pierre angulaire de la scène oi française, une partie du tirage étant en couleur bière (euh oui mais bon, blonde, brune, rousse ?). Sortie également du nouvel album de **R.A.S. 84**, "Rien ne pourra effacer..." : www.dirtypunk.fr @@@ Les **Slackers**, le groupe new-yorkais, annonce la sortie d'un nouveau maxi single sur **Pirates Press**, "Kill you", en picture-disc. Yummy ! : www.theslackers.com @@@ Le label allemand **Mad Butcher** fait paraître le nouvel album de **Fatal Blow**, "Rise of the underdog", du street-punk anglais. Le vinyl se décline notamment en rose marbré de noir, superbe : www.madbutcher.de @@@ Chez les Suisses de **Voodoo Rhythm**, réédition de l'album du duo **Reverend Beat-Man & Izobel Garcia**, "Baile bruja muerto" (2019), tous formats, vinyl, CD et cassette. Pas de jaloux : www.voodooorhythm.ch @@@

FORMATS COURTS

Les THANES : EP (CDEP, Rogue Records)

La carrière des Thanes pourrait se résumer à quelques chiffres, 36 années d'activités, 23 singles, 8 albums, mais ce serait un poil réducteur. Le public est en droit d'exiger d'en savoir plus. Les Thanes sont Écossais et font une musique fortement marquée par les sixties, entre garage-punk et freakbeat, le déploiement d'un orgue sérial ou d'une guitare fuzz n'étant pas pour rien dans ces fragrances psyché-rhythm'n'beat foutrement jouissives. En ce sens, ce nouvel EP est assez symbolique de leurs aspirations musicales. Un disque qui se partage entre deux originaux et deux reprises. Pour celles-ci, les Thanes ont pioché au plus profond de leur discothèque, chez les Anglais de Cops'n Robbers pour "You'll never do it baby" (1965), même si la version des Pretty Things, la même année, est certainement plus familière à quelques-uns d'entre vous, et chez les Australiens the Twilights pour "It's dark" (1966), nettement plus obscurs mais tout aussi psyché-fuzz, ce morceau n'étant guère plus

réputé puisque paru en face B de single. Les Thanes sont gens de goût et de bien. Des quatre titres de ce EP, "Heed the warning" est celui qui présente le plus de réminiscences pop avec sa mélodie accrocheuse et son riff de guitare émoustillant. Dans un monde idéal, ça devrait devenir un standard. Je crains malheureusement que tout ne soit pas aussi idyllique. Tant pis, on se le gardera pour nous ce EP, et on le savourera régulièrement, comme une crème glacée ou un cocktail aux fruits.

The BARON FOUR : She (CDS, Rogue Records)

Sixième single pour ce groupe anglais qui s'inscrit pleinement dans une certaine forme psyché-pop roborative et désaltérante. Rien de schizophrénique chez Baron Four, "She", avec sa guitare 12 cordes, est une petite pépite qu'auraient pu pondre des Byrds un peu plus garage que ce qu'ils furent, un peu plus "Nuggets". La face B, "What can I do", est plus près de l'os, un rhythm'n'blues qui lorgne dru sur le british-beat toujours estampillé sixties, un titre proche des Paramounts ou des Pretty Things, entraînant et plutôt dansant.

The POPPERMOST : Les Poppermost (CDEP, Rogue Records)

Les Écossais de Poppermost ne sont pas descendus bien loin après avoir franchi le mur d'Hadrien, préférant s'arrêter du côté de Liverpool et des rives de la Mersey pour trouver leur inspiration tant ce nouvel EP, le groupe évoluant désormais en formule quatuor, fleurit bon ses Beatles ou Gerry and the Pacemakers, autant dire qu'il fait dans l'invincible. Nouvelle manière, pour les descendants des Scots et des Pictes, de chercher nouvelle querelle aux envahisseurs anglais, pour la bonne cause, internationale plutôt que nationaliste. En effet, les quatre titres de ce disque semblent directement issus d'une séance oubliée, circa 1962/1963, mise en boîte sur un magnétophone potable posé au beau milieu de la Cavern. Et il y a presque de ça, le EP ayant été enregistré en une journée seulement. Vite fait et, surtout, (très) bien fait. Les Kaisers pourraient être fiers de ces rejetons putatifs nés vingt ans après leur propre séparation.

KNOCKED LOOSE : Deep in the willow (CDS, Pure Noise Records)

Quatre ans après "A different shade of blue", leur dernier album, et deux ans après "A tear in the fabric of life", un mini album, on aurait pu s'attendre à voir Knocked Loose nous envoyer un nouvel album dans les chicots. Eh bien non, poursuivant sur la voie de la décroissance, c'est un single qui vient compléter leur bestiaire musical et orgiaque. Deux titres seulement, mais du cinglant et de l'agressif, un habitué chez eux, du sans foi ni loi, du sauvage, malgré le titre printanier de la face A, "Deep in the willow", et celui, empreint de zénitude, de la face B, "Everything is quiet now". Tranquille ? Tu parles ! Knocked Loose sont à peu près aussi paisibles que les miliciens de Wagner balayant les ruines de Bakhmout, ils n'ont juste pas tout à fait les mêmes armes entre les mains, pour le reste, la différence n'est pas flagrante. Ils ont beau être originaires du Kentucky, l'état du bluegrass et de la country, le métalcore de Knocked Loose est loin de sentir le purin et l'herbe fraîchement coupée, plutôt l'huile de friture périmée et la poudre trempement brûlée. Ils ne dérogent donc pas à leurs propres règles.

U.K. SUBS : A punk rock anthology 1978-2017 (2 CD, Edsel Records)

U.K. Subs est un mystère de l'évolution. Voilà un groupe punk qui existe depuis plus de 45 ans, avec un chanteur, Charlie Harper, qui va fêter ses 80 ans l'année prochaine. A cet âge-là, ses rares contemporains encore en activité ne font plus que de la daube depuis longtemps (au hasard, les Rolling Stones), lui non. Punk un jour, punk toujours, ce qui ne laisse pas de surprendre venant d'un ancien garçon coiffeur, qui aurait donc eu tout loisir de finir dans un boys band avec un tel passif, mais non. Quand il mourra, il faudra le conserver dans le formol afin de tenter de comprendre comment une telle anomalie génétique a pu apparaître, après Toumaï, Lucy, homo erectus, Neandertal et Cro-Magnon. Charlie Harper doit être une espèce humanoïde à lui tout seul, cousin de l'ardipithèque, de l'australopithèque, du paranthrope et autre pithécantrope. Cette compilation peut déjà nous donner un début de réponse, même si, à son écoute, je connais bon nombre d'apprentis keupons qui vont pleurer leur mère de dépit, après s'être rendus compte qu'ils ne pourront jamais arriver à la cheville d'un groupe aussi facile d'aisance et d'énergie. U.K. Subs se forment en 1976, d'abord comme groupe de pub-rock, Charlie Harper ayant poussé ses premières brasses dans la scène rhythm'n'blues, avant de virer punk en croisant la route de quelques jeunes branleurs, Sex Pistols, Clash ou Damned, qui jouent un tantinet plus vite qu'eux. Désormais, ils ne ralentiront plus jamais la cadence, puisqu'ils deviendront même parmi les premiers punks anglais à tourner hardcore le moment venu. Ils sortent leur premier single, "C.I.D.", en 1978 et, depuis, alignent les disques

comme un vulgaire général russe les médailles sur son plastron. Les dénombres relève de la gageure. On relève néanmoins 26 albums studio. Pas un de plus normalement puisque chacun d'eux porte un titre commençant par l'une des lettres de l'alphabet, de "Another kind of blues" en 1979 à "Ziezo" en 2016, un challenge à lui tout seul cet exercice de style, même s'ils ont parfois un peu triché. Ainsi n'existe-t-il pas d'album commençant par "C", cette lettre étant dévolue à leur premier album live. Se rendant compte qu'ils dévoyaient leur propre concept, ils éjecteront désormais les live de la liste. Quant à la lettre "X", grâce à un habile subterfuge ils parviendront à franchir l'obstacle à cloche-pied et une main dans le dos en le titrant "XXIV" vu que c'est le 24e. Depuis "Ziezo", d'autres albums studio sont parus, mais, là encore, U.K. Subs ont légèrement "triché", deux d'entre eux étant des albums de reprises et le dernier, "Reverse engineering", étant... leur nouvel album studio, faisant donc voler en éclat leur volonté de suivre l'alphabet, tout l'alphabet, rien que l'alphabet. Merde, on est punk ou on ne l'est pas, à quoi servent les règles, même établies par soi-même, si on ne peut pas les transgresser. Du coup, à cette petite trentaine d'albums studio, vous ajoutez une bonne vingtaine de compilations, cette anthologie étant la dernière en date (et le "en date" a son importance vu que le groupe ne compte sûrement pas en rester là), autant de live, plus d'une vingtaine de EP et une quinzaine de singles, compte non tenu des inévitables oublis puisque je ne vois pas bien comment être exhaustif dans tout ce fatras discographique, même en ne s'occupant que des parutions officielles anglaises. Au milieu de tout ça, U.K. Subs ont connu quelques succès publics, bien que ceux-ci soient tous circonscrits à leurs débuts. Ainsi leurs trois premiers albums studio, entre 1979 et 1981, sont-ils entrés dans le top 30, ainsi que leur premier live, celui listé alphabétiquement, qui a connu le meilleur classement, n° 8. Du côté des EP, leur reprise de "She's not there" des Zombies s'est classé n° 36, et pour ce qui est des singles, toujours de 1979 à 1981, six d'entre eux se sont payés le top 50, la meilleure place, n° 26, revenant à "Stranglehold". Pour assurer une telle longévité, une telle prolifération, voire une telle suprématie, vous vous doutez bien que, si Charlie Harper reste le seul membre permanent du groupe, autour de lui ce fut une vraie nuée de mouches, avec, au bas mot, plus de 80 musiciens ayant usé leurs fonds de culotte dans l'affaire. Le plus assidu restant le bassiste Alvin Gibbs de 1980 à aujourd'hui, bien qu'avec quelques hiatus en route. Parmi eux, on relève les noms du guitariste Knox en 1987, par ailleurs membre des Vibrators depuis 1976, encore un bel exemple de longévité surnaturelle, du guitariste Andy McCoy (ex Hanoi Rocks) en 1988, du guitariste Lars Frederiksen (Rancid) en 1991, du batteur Pumpy (ex Vice Squad) en 1999-2000 ou du bassiste Tony Barber (ex Buzzcocks) en 2008. Pfiou ! Une fois tout ça résumé, reste à savourer cette compilation qui, en 56 titres, parcourt élégamment la carrière du groupe, depuis le premier single, "C.I.D.", jusqu'à l'un des derniers, "The beast" en 2017. Entre les deux on picore à la fois dans les singles, avec les plus emblématiques que, "Stranglehold", "Tomorrow's girls", "Warhead", "New York state police", "Party in Paris" (et son clin d'œil franch cancan), "Riot", "Reclaim the street" (en duo avec la moitié de Charge 69), et certains albums, pas tous, sinon il aurait fait une compilation spécifique, avec, entre autres, "Crash course" ("Another kind of blues"), "Brand new age", "Endangered species", "Flood of lies", "Drag me down" ("Killing time") "Here comes Alex" (reprise du groupe allemand die Toten Hosen extraite de "Normal service resumed"), "Bitter & twisted" ("Quintessentials"), "I've got a gun" ("Ziezo"). Dans le livret, vous retrouverez les pochettes des 26 albums "alphabétiques" (et leurs versos à l'intérieur de la pochette ouvrante, un vrai travail d'archiviste) ainsi que celles d'une trentaine de singles et EP, tandis qu'un collage présentant quelques-uns des vinyles colorés (rose, rouge, vert, marron, jaune, bleu, blanc, multicolores, un véritable arc-en-ciel) vous fera saliver et baver d'envie, sauf si, bien sûr, vous les possédez tous, comme les Pokémon. Une compilation à vous donner le tournis, pire que Zébulon ou un derviche-toupie, intelligemment conçue et diablement performante, où l'on se rend compte que U.K. Subs, en presque 50 ans, ne se sont jamais fourvoyés, ayant même réussi à traverser les années 80 sans perdre une once de leur sonorité punk, là où d'autres ont parfois succombé à de calamiteux ingénieurs du son qui ne juraient que par la new-wave et l'electro naissante (putain de caisse claire en écho et en réverb). J'imagine bien Charlie Harper leur faisant un gros doigt si certains se sont avisés de vouloir lui imposer leur vision des choses. Ah ah ah !!!

BEACH MOONSTERS : Walk like a moonster (CD, 98 Décibels/ Wipe Out Records/Productions Impossible Records/Stryckhnhine Recordz)

La Lune, bien que mythique (même si sa virginité en a pris un coup depuis un certain Neil Armstrong), est un astre particulièrement pénible. A cause d'elle, on se fadaît déjà du loup-garou trois nuits par mois. Chez certains humains, ce serait son effervescente influence qui les empêcherait de dormir, toujours trois nuits par mois - personnellement, je ne connais pas ce problème, m'étant même déjà endormi avec un marteau-piqueur en action sous ma fenêtre, vous pensez bien que ce n'est pas un rond lumineux dans le ciel qui va me troubler. Voilà maintenant qu'on apprend que la Lune fait aussi son petit effet sur quelques monstres marins, comme sur les marées. Et quand on sait que, grâce à la montée des eaux, on va tous bientôt se retrouver au bord de la mer, même si on habite Kiev, Kansas City ou N'Djamena, avouez qu'il y a du souci à se faire quand une palourde mutante va venir nous chatouiller la plante des pieds chaque fois que Séléné aura décidé de se mettre en pleins phares. Qu'on ne s'y trompe pas, les Beach Moonsters sont les messagers annonciateurs de ce futur transformisme environnemental. Et ils savent de quoi ils parlent, ils sont déjà contaminés, les patients zéro d'une nouvelle pandémie que quelques masques ou des confinements à répétition ne risqueront pas d'endiguer, comme ils n'ont pas suffi face à cet amuse-gueule de COVID. Pour l'heure, nos trois gaillards n'en sont encore qu'au stade précoce de leur transfiguration, ils ressemblent encore à des humains comme vous et moi, ils n'ont pas l'air de trop en souffrir, sauf qu'ils développent une propension hors-norme pour une musique surf qu'on devine déjà attaquée par un sale virus qui leur fait agiter les battoirs avec frénésie sur les cordes de guitares, avec évolution crurale du côté du batteur. Pour faire simple, dès que nos trois argousins s'approchent trop de leurs instruments, ils ne peuvent s'empêcher d'y aller de leurs staccatos vibrants et de leurs rythmes déroulants. Ils sont même devenus capables de faire du surf (le sport) perchés sur leurs guitare ou sur leur grosse caisse, ce qui doit être particulièrement inconfortable, je vous le concède, et qui doit donc les énerver encore un peu plus, d'où un surf (la musique, suivez un peu bon sang) plutôt agité et physique. Imaginez un snap back par vent de force 12 sur une vague de 15 étages pour vous donner une petite (toute petite) idée de ce que les Beach Moonsters sont capables de faire, maintenant qu'ils ont entamé leur métamorphose tératologique. Ça n'a pas que des désavantages, ils se sont fait de nouveaux potes, mouettes psychotiques, hommes-requins, momies amphibiennes, voilà qui ouvre de nouvelles perspectives pour la fête des voisins non ? Surtout que, pour l'instant, ils marchent encore, comme des Moonsters certes, mais ils marchent. Viendra sûrement un jour où ils ne feront plus que nager et me vient alors une question à l'esprit : Peut-on jouer de la guitare avec des nageoires ? Faudra que je demande à mon poisson rouge. Quoique, depuis quelques temps, il me regarde bizarrement, amoureusement me semble-t-il. Aurais-je commencé, moi aussi, ma transmutation ? Et mon carassin doré serait-il en fait une demoiselle ? Dois-je vraiment m'en réjouir ?



Los A-TUNES : Cabos sueltos (CD, Vinyl Junkie Rekkids)
Thee DIRTONES/Thee OLD FELLOWS : From the junkyard... to your trashcan !!!! (Split CD, Vinyl Junkie Rekkids)

Finalement, peut-être que Saragosse a eu bien fait de claquer la porte au nez de Charlemagne en 778. Ainsi, 1250 ans plus tard, la ville peut-elle s'enorgueillir d'avoir une scène rock'n'roll plutôt dynamique. Quoique, après mûre réflexion, je ne suis pas certain que les deux événements soient liés mais peu importe, le fait est là, Saragosse bruisse d'accords de guitares astucieux et de rythmes trépidants comme en témoignent ces deux disques. Un mot du label, tout d'abord, Vinyl Junkie Rekkids, de Saragosse donc, qui, s'il ne produit pas que des groupes locaux, a décidé, pour ses neuvième et dixième références (depuis 2007), de s'impliquer dans la croissance d'un brelan de gangs saragossans, preuve de la vitalité de la cité aragonaise. Nous pouvons donc passer à l'étude de ces deux disques.

Los A-Tunes pratiquent une musique surf qui, si elle n'offre pas forcément de l'originalité, n'est pas non plus un simple fac-similé. Le surf de los A-Tunes est définitivement moderne avec son gros son de basse et sa réverbération plutôt dynamique. "Cabas sueltos" est leur premier album, après une démo quatre titres en 2018. Quatre morceaux qu'on retrouve d'ailleurs sur l'album dans des versions ré-enregistrées. La particularité de los A-Tunes, c'est d'être un quatuor, avec deux guitares, ce qui est plutôt rare pour un groupe de surf instrumental, mais pas non plus exceptionnel (los Straitjackets par exemple). La présence de deux guitaristes dans le groupe tient surtout au fait que l'un d'eux, Daniel, possède un son très spécifique puisque, fou d'électronique, il bidouille lui-même son matériel, amplis et réverbération, du coup, la seconde guitare est là pour tenter d'offrir une assise plus classique au surf quasi stellaire de los A-Tunes. On n'est pas loin de l'approche musicale des Spotnicks dans les années 60, en moins science-fictionnesque que chez les Suédois cependant. Une sorte de moyen terme.

Sur leur disque en commun, thee (notez les trois "E") Dirtones et thee Old Fellows se veulent résolument plus rock'n'roll. Les Dirtones, un trio avec deux guitares et sans basse, retrouvent les sonorités cryptiques et punky d'une certaine scène des années 80 et 90, entre Gories et Oblivians. "Save my soul" pouvant même nous rappeler la Jim Jones Revue des grands jours. Les Old Fellows sont plus classiques dans leur formation en quatuor avec orgue. Du coup, on lorgnerait plutôt du côté d'un certain garage sixties. Si les deux groupes se retrouvent sur la même galette c'est qu'il s'agit de leurs premiers disques respectifs et qu'ils ont un musicien en commun, le guitariste Alberto Marcen. C'est sûr, ça crée des liens. Certes, ils auraient pu faire chambre à part, mais avec six titres chacun, tournant tous autour des deux minutes, ça aurait fait deux EP au lieu d'un album, même partagé et au format 25cm, quand je vous dis que c'est concis, ce ne sont pas des craques. Avec leur guitariste commun, leurs influences assez voisines et le fait que les deux groupes chantent en anglais, les réunir sur la même galette procède donc d'une certaine logique. Et comme le souligne le titre de ce split, il n'y a pas loin du dépotoir à la poubelle, la preuve, même les fleurs peuvent s'y épanouir, fussent-elles un brin toxiques. Poison Ivy devrait adorer.

CANNON FODDER : Travel in my mind (CD, Fly House Records/ Beast Records)

Deuxième album pour le trio manseau Cannon Fodder et on les retrouve là où on les a laissés il y a trois ans, aux prises avec un rock'n'roll éclatant et racé, sorte de power-pop musclée qui fait la part belle aux mélodies et aux harmonies sans oublier l'énergie. Petit exercice d'équilibriste qu'ils maîtrisent parfaitement, assaisonnant leurs accords vigoureux de passages plus caressants, comme le résume bien un morceau comme "Glad", avec, en prime, un piano un brin dégingué et en roue libre. D'ailleurs, c'est là l'une des originalités du groupe qui, bien que trio - guitare-basse-batterie, classique - parsème la majorité de ses titres de claviers, ceux-ci étant tenus par Chris Martini, le chanteur et guitariste de Cannon Fodder, aussi bien que par les différents ingénieurs du son ayant opéré sur le disque, manière de les responsabiliser encore un peu plus dans l'élaboration d'un album qui sent bon son terroir rock australien. En revanche, Cannon Fodder évite habilement l'humiliation électro, même avec tous ces claviers, quand le groupe reprend "Nightcall" du DJ Kavinsky, morceau en outre co-écrit par la moitié de Daft Punk. Dit comme ça, brut de pomme, ça fait peur, mais Cannon Fodder reprennent la chanson à leur façon rock'n'roll intuitive. D'autant que si, comme moi, l'électro vous insupporte, il y a peu de chances que vous connaissiez la version originale. Si ce n'étaient les crédits sur la jaquette du CD, jamais je n'aurais pensé qu'il ne puisse pas s'agir d'un titre de Cannon Fodder, ce qui démontre un

sens de la réappropriation incontestable. Pour le reste, Cannon Fodder souffle le chaud et le froid, passant par exemple de la ballade bourrue "Roseanne", avec les cordes vocales d'outre-tombe de Chris Martini, au rock'n'roll roboratif "Rock'n'fuck" et ses fragrances flaminio-zeppelino-skynyrdienne avec un égal bonheur. Le diable se cache dans les détails paraît-il. Ici, on ne le trouve que sur la jaquette du disque, comme s'il n'avait pas osé s'aventurer du côté de la musique, aussi primordiale qu'élémentaire, aussi humble que sociale, imperméable à tout cabotinage artificiel. Cannon Fodder ont le rock'n'roll aisé et allègre et c'est communicatif.

The JACK CADES : Something new (CD, Dangerhouse Skylab/ Beluga Records)

Stratford Upon Avon, charmante bourgade du centre de l'Angleterre rendue célèbre par l'un des enfants du pays, un certain William Shakespeare, ça devrait vous dire quelque chose, même si vous n'avez jamais vu aucune de ses pièces, un tort soit dit en passant et selon mon humble avis tant le bonhomme savait vous trousser une intrigue, mais je ne suis pas là pour faire la critique théâtrale. Mes chroniques sont déjà bien assez confuses comme ça. Désormais, la ville pourra faire sa publicité sur un autre nom, les Jack Cades, eux aussi nés sur les rives de l'Avon. Enfin, pas tous, la chanteuse et guitariste Elsa Whittaker étant française d'origine, elle fit notamment partie du groupe lyonnais Missing Souls, mais désormais installée outre-Manche après avoir épousé Mike Whittaker (Baron Four ou Vicars figurant sur sa carte de visite), lui aussi chanteur et guitariste des Jack Cades. On imagine aisément de quoi ils peuvent bien parler autour du Christmas Pudding. Les Jack Cades sont d'ailleurs un groupe plutôt international puisque, si l'on compte un autre Anglais dans leurs rangs, le batteur Mole (Embrooks, Mystreated ou encore Baron Four, décidément une mine ce groupe), la bassiste, Alexandra Cools, est Belge et a joué, dans une autre vie, dans Speedball Jr ou les Evil Thingies. Pour ce qui me concerne, j'ai découvert les Jack Cades en 2019 durant le Cosmic Trip. Pour être tout à fait honnête, leur concert ne m'avait pas emballé plus que ça. Sentiment que je ne peux même pas imputer à la fatigue puisqu'ils ouvraient la deuxième grosse soirée du festival, celle du samedi, à 20h00 pétantes. A moins que, justement, cet horaire précoce ne leur ait pas permis de se mettre dans l'ambiance. On ne le saura jamais. A cette date, les Jack Cades avaient déjà sorti leur premier album, "Something new" étant le troisième long play d'une discographie qui compte aussi deux singles et un EP. Et le moins que je puisse dire à l'écoute de ce disque, c'est que le groupe me fait nettement plus forte impression qu'il y a quatre ans. Leur power-pop aux senteurs délicieusement garage est enchanteur et envoûtant. Les Jack Cades n'ont rien de l'agressivité des groupes typiquement garage, préférant développer l'intrépidité de mélodies entêtantes sur fond de guitares alliant légèreté et sobriété et de rythmiques allègres et enjouées. La plupart de leurs chansons pourraient devenir des tubes ("Who will I see", "Something new") et la seule reprise de l'album, "Temptation inside your heart", pourtant tirée du disque le plus sombre et le plus dur du Velvet Underground, "White light/White heat", devient une insouciance ritournelle à la fraîcheur sixties, notamment grâce à des chœurs lestes et entraînants. On n'est pas dans le revivalisme rance et périmé. Notons pour finir le couplage somme toute assez logique de ce disque, avec un instrumental pour l'ouvrir et un autre pour le clôturer, les autres titres étant chantés, une construction plutôt théâtrale, avec un prologue et un épilogue bien définis, comme s'il restait un petit quelque chose de shakespeareien chez les Jack Cades, la tragédie en moins.

BÉRURIER NOIR : La bataille de Pali-Kao (LP, Archives De La Zone Mondiale)

On connaît tellement ces bandes, témoignage d'une paire de concerts de Bérurier Noir, en version primitive, qu'on en oublie que, jusqu'à maintenant, elles n'étaient jamais sorties sur vinyl, du moins officiellement. En 1998, il y avait bien eu un vinyl, mais il n'était pas officiellement officiel, bien que le groupe lui-même semble en avoir été l'initiateur (comprenez qui pourra), et reprenait le couplage édité la même année en cassette par Last Call, avec beaucoup plus de morceaux que la cassette originale, parue sur V.I.S.A. en 1983. Le vinyl qui nous concerne ici est justement la reprise de cette première cassette, soit douze titres, huit ayant été enregistrés le 19 février 1983 à l'Usine Pali-Kao à Paris (d'où le titre de l'album, la cassette était intitulée "Meilleurs extraits des deux concerts à Paris") et quatre captés le 1er juin 1983 à la Salle de la Roquette à Paris. Il s'agit là véritablement de la préhistoire de Bérurier Noir, le concert de février est même le premier du groupe sous ce nom puisque, jusque-là,

ils en changeaient à chaque prestation, même s'il était toujours articulé autour de Bérurier. Le groupe n'est alors qu'un duo formé par François, chant, et Loran, guitare, ou peut-être doit-on plutôt parler de trio puisqu'on ne peut guère dissocier Dédé, la première boîte à rythmes, de cette petite association de bienfaiteurs punk. Eu égard au matériel d'enregistrement disponible à l'époque, le son est rêche et brut, mais néanmoins beaucoup moins crapoteux que ce que l'on aurait pu craindre. Certes c'est du live lo-fi, mais le fait qu'il n'y ait qu'une guitare et la boîte à rythmes évite à l'ensemble de sonner comme une cacophonie ou une bouillie sonore. Bérurier Noir, à l'époque, c'est encore du dark-punk à la noirceur affirmée. "J'ai peur", "Il tua son petit frère", "Hopital, lobotomie", "Traumatisme les éléphants", "Les bûcherons", "Frères d'armes" sont à des années-lumière du roman arthurien grandiose et fantastique mais auraient pu être du Zola ou du Gorki d'aujourd'hui. Bérurier Noir est en prise directe avec la société prolétaire d'où sont issus ses membres, pratiquant le combat musical anarchiste et hypnotique, comme en transe. Longtemps, cette cassette primitive est restée le seul témoignage de cette période. Plusieurs fois rééditée, elle a cependant fini par devenir indisponible pendant plusieurs années. Jusqu'à ce que Last Call, en 1998, en édite une version augmentée, en cassette et en CD, portant le tout à vingt titres, les bonus ayant été enregistrés, toujours en concert, le 8 octobre 1983 à l'Usine Pali-Kao et le 7 avril 1984 au Théâtre du Forum des Halles, le jour où on leur a chouré Dédé, Gaboni, le batteur de Lucrate Milk, remplaçant la bête au pied (et à la main) levé. En 2004, Folklore De La Zone Mondiale, label créé par Bérurier Noir, ressort ce CD augmenté, seul format alors disponible. Voilà pourquoi cet album est le premier vinyl à reprendre le couplage initial au milieu de cette indenture discographique. Archives De La Zone Mondiale a d'ailleurs mis les petits plats dans les grandes tartières avec un beau vinyl blanc, faisant ainsi contraste avec la noirceur de la musique et des textes, et deux posters, reprenant les affiches des concerts avec, au verso, pour l'une la reproduction d'un article du fanzine "Pirates & Co" de 1986 dressant un historique de V.I.S.A., pour l'autre une interview d'époque de Bérurier Noir et quelques photos tout aussi millésimées. De quoi vous replonger dans la genèse d'un groupe appelé à marquer sa génération. Quelques titres ici présents deviendront d'ailleurs des classiques du groupe, qu'on retrouvera sur leurs deux premiers albums studio.

DRAWING DEADS : Check your bow tie (CD, P.O.G.O. Records)

Plantons le décor pour mieux situer l'action, un mur d'amplis... et c'est à peu près tout. Les parisiens de Drawing Deads déclarent faire une musique de catégorie B, et il y a de ça. Il faut dire qu'avec deux basses, ils auraient du mal à nous faire croire qu'ils tapent dans la musique de chambre... ou alors forte la chambre, voire capitonnée, mais certainement pas celle d'une fillette en rémission se voyant en princesse de conte de fée. Deux basses donc, avec deux guitares et une batterie qui comblent le peu de silence qui peut rester une fois que tout ça se met en branle, voilà qui risque de vous valoir la visite intempesive du RAID ou du GIGN si vous écoutez ce disque un peu trop fort, mais comme je ne vois pas bien comment on pourrait l'écouter en sourdine, je ne saurais trop vous conseiller de préparer l'apéro pour vous concilier les bonnes grâces de nos braves Robocop, ça les changera des packs de Kro chaude dont ils ne manquent pas de doter leurs véhicules d'intervention. La chaleur, elle sera déjà présente sur place vu que votre chaîne hi-fi va friser la surchauffe en décodant les accords cataclysmiques des Drawing Deads. L'audition du bousin n'est pas sans risques, c'est certain, mais j'ose espérer que, si vous lisez ces lignes, vous n'êtes pas trop du genre à vous faire du mouron pour les récents soucis de santé de Céline Dion et de Madonna. Je me trompe ? Donc, je récapitule, nous voilà avec un groupe qui pratique une sorte de post-punk ensorcelé au grunge-sludge du meilleur effet, un groupe parisien mais avec une chanteuse italienne, Alice, qui semble avoir trouvé son pays des merveilles de l'autre côté des Alpes, un groupe qui sort son premier EP, en fait la réactualisation d'un format un peu plus court paru à l'automne 2022, trois titres à l'origine, cinq désormais. Forcément, en six mois, ils ont eu le temps de faire une paire d'autres petits, alors autant nous les présenter, ça doit être pour ça qu'ils ont sorti les nœuds papillon et qu'ils en ont vérifié la mise à niveau. Rien de plus ridicule, en effet, que de porter ce truc de travers, ou même de le porter tout court, mais les goûts et les couleurs.

The PINK SPIDERS : Freakazoid (CD, Pure Noise Records)

Marrant de voir comment un genre musical aussi mésestimé que le glam-rock peut régulièrement renaître de ses cendres pourtant guère honorées, voire interdites d'épandage dans les jardins du souvenir musicaux. Les groupes glam ne peuvent pas vraiment reposer en paix. Alors voir un groupe comme les Pink Spiders reprendre le flambeau glam, voilà qui nous fait chaud aux paillettes. Ce n'était pourtant pas gagné pour un groupe originaire de Nashville. Ce qui explique aussi en partie pourquoi le glam-rock des Pink Spiders n'est pas non plus d'un classicisme à toute épreuve, acouiné, en une grossière mêlée, à du garage couillu, du punk charnu (on peut penser à Turbonegro parfois), du rock grassouillet, on est Américain ou on ne l'est pas, ou même de la pop-new wave (leur deuxième album n'a-t-il pas été produit par Ric Ocasek des Cars ?). On pourrait craindre le frichti indigeste, la ragougnasse calorifère, le rata de campagne, l'offense auditive, mais ce serait oublier un peu vite que les Américains, en matière de rock'n'roll (ce sont quand même eux qui l'ont inventé), savent vous torcher des disques qui vous agrippent les noyaux pour ne plus les lâcher jusqu'à ce que vous ayez crié grâce et remercié saints Bo Diddley et Eddie Cochran d'avoir inventé la guitare en chaleur. Dans le cas des Pink Spiders, vingt ans de bons et loyaux services quand même, on ne saurait passer par pertes et profits la double métaphore du titre de ce nouvel album, ce mot valise associant les termes "freak" et "schizoid" pour bien signifier que le glam-rock, même mâtiné de tout un tas de sous-genres musicaux, comme le cinéma du même calibre, n'est pas une musique innocente. Et ce ne sont les roboratifs accords de piano ou les quelques (rares) nappes de synthés qui y changeront quoi que ce soit. Certes, du groupe originel, il ne reste plus que le chanteur et guitariste Matt Friction (un nom de circonstance), mais comme c'est lui qui impulse l'essentiel de leur énergie à ces araignées d'un beau rose acidulé, pas de quoi porter réclamation. Il y a un petit quelque chose de Redd Kross dans le traitement du cinquième album des Pink Spiders, ce qui n'est pas pour nous porter préjudice. Surtout que chacun de ces dix titres du disque pourrait fort bien devenir single de la semaine ou du mois, voire de l'année, de n'importe quel magazine musical véhiculant un minimum de bon goût. Malheureusement, je ne suis pas sûr qu'il en existe encore beaucoup.

Thee HEADCOATS : Head-box (CD box set, Damaged Goods)

Les Headcoats sont les héritiers d'une petite litanie de groupes formateurs, Pop Rivets, Milkshakes et Mighty Caesars. Tous largement imbibés à la stout, à l'earl grey et au sixties-garage-rhythm'n'blues-trash-punk. Ces groupes ont aussi en commun d'avoir été formés par un duo d'inséparables, le chanteur et guitariste Billy Childish (également peintre, poète et écrivain) et le batteur Bruce Brand. En 1989, les deux pirates décident de se lancer dans une nouvelle aventure, les Headcoats. Non pas que ce groupe soit très différent de ses prédécesseurs, peut-être un chouia plus rhythm'n'blues sur le fond, mais sans plus. Durant dix ans, jusqu'en 2000, les Headcoats vont devenir le symbole de ce garage-punk à l'anglaise qui marque un net retour vers les racines et les bases. En studio, les Headcoats n'enregistrent que sur du matériel analogique et en mono. Sur scène, ils ne se branchent pas sur la sono de la salle où ils se produisent, lui préférant deux simples haut-parleurs de chaîne hi-fi ce qui leur interdit, de facto, les grands halls de gare, leur préférant bars et clubs à taille humaine. Billy Childish va même plus loin dans l'extrémisme musical en proscrivant l'usage de quelque pédale que ce soit, sa guitare est branché directement sur son ampli, le son qui en sort est donc brut de chez brut. Comme la musique du groupe en général. Musicien très prolifique, on le crédite de plus d'une centaine d'albums, tous projets confondus, c'est cependant avec les Headcoats que Billy Childish se montrera le plus prolifique avec une petite vingtaine d'albums studio au total. Après les Headcoats, il formera trois autres groupes, les Buff Medways, les Musicians Of The British Empire et les Vermin Poets. Tout ça sans compter ses participations plus ou moins ponctuelles à d'autres projets. Si le bonhomme n'était pas aussi éclectique dans ses activités, on pourrait dire que le rock'n'roll est la raison d'être de Billy Childish, mais ce serait par trop abusif. Essayez donc de le caser dans un tiroir étriqué. Au milieu de tout ce fatras artistique, pas facile de tenter de résumer sa carrière, même avec un coffret de quatre CD. Aussi Damaged Goods, son label historique, a-t-il préféré, plutôt que combiner une compilation de guingois, sélectionner quatre albums des Headcoats et les rééditer à l'identique, sans bonus ajoutés, une manière comme une autre de présenter une facette du travail de Billy Childish. Ces quatre albums sont "Headcoats down !" (le premier en 1989), "The kids are all square - This is hip !" (1990), "Headcoatitude" (1991) et "Bo in thee garage" (1991). Si, chronologiquement, ce ne

sont pas les quatre premiers (les Headcoats ont sorti la bagatelle de quatre albums pour la seule année 1990 par exemple), ces disques ont néanmoins le mérite de présenter le groupe au début de son histoire sous quatre perspectives légèrement différentes. "Headcoats down !" est le disque le plus sixties et le plus rhythm'n'blues du lot. Rien que la chanson d'ouverture est une pièce d'anthologie. "Smile now" est une reprise d'un groupe new-yorkais, les All Night Workers, des amis du tout jeune Lou Reed, la chanson est d'ailleurs la première que Lou Reed a écrite en collaboration avec John Cale avant que les All Night Workers la fassent paraître en 1965. L'année suivante, le groupe anglais Downliners Sect la reprend en single. Un fait qui pourrait paraître anecdotique mais qui explique pourtant pourquoi les Headcoats reprennent "Smile now" en ouverture de leur premier album. C'est que les Downliners Sect sont l'une des influences majeures du groupe en général et de Billy Childish en particulier. C'est même à Don Craine, le chanteur des Downliners Sect, qui en portait un lui-même, que les Headcoats empruntent l'idée de porter ces drôles de petits chapeaux à double visière, les deerstalkers qu'appréciera particulièrement les gentlemen farmers anglais... et Sherlock Holmes. Dès ce premier morceau, la boucle est ainsi bouclée. Parmi les autres titres de ce premier album, un des classiques du groupe, "Wily coyote", et une reprise gospel du bluesman Son House, "John the revelator", que Billy Childish recyclera régulièrement avec ses groupes ultérieurs, Buff Medways notamment. "The kids are all square - This is hip !" est le premier album enregistré avec les Headcoats, le pendant féminin des Headcoats, émanation des Delmonas, autre groupe féminin emmené par Ludella Black qui accompagnait pareillement les Milkshakes. Sur des titres comme "Davey Crockett" ou "Meet Jacqueline" (reprise des Troggs), les chœurs des Headcoats font des merveilles, d'ailleurs elles reprendront ces chansons pour leur propre compte puisqu'elles suivront une carrière parallèle à celle des Headcoats durant toutes les années 90 avec une demi-douzaine d'albums à la clé. "Headcoatitude, avec Tub Johnson, le bassiste qui restera le plus longtemps dans le groupe, est un disque classique, à l'anglaise, celui qui se rattache le plus à une Angleterre victorienne symbolisée par le personnage de Sherlock Holmes ("My dear Watson"), l'un des plus rock'n'roll des Headcoats ("Snitch baby"), l'un de ceux qui rappellent le mieux la main-mise du rock anglais sur le monde dans les années 60 ("I don't like you"). Quant à "Bo in thee garage", il s'agit d'un album entier de reprises de Bo Diddley. En 1997, ils rendront le même hommage à Jimmy Reed avec "The Jimmy Reed experience". La légende veut que Billy Childish ait tenu à demander à Bo Diddley l'autorisation de reprendre ses chansons, suite à quoi ce dernier lui aurait demandé de lui envoyer 250 dollars pour obtenir son agrément. De "Road runner" à "Before you accuse me" en passant par "Crackin' up", "Can't judge a book by the cover", "Who do you love ?", "Diddy wah diddy", "Mama, keep your big mouth shut" ou "I can tell", c'est une partie du répertoire de Bo Diddley qui est revisitée par les Headcoats avec le même son crade et distordu - la distorsion naturelle de l'ampli, on l'a vu, alors que Bo Diddley utilisait tout un tas de zigouigouis électroniques pour bidouiller son son - qu'affectionnait leur modèle. Jusqu'à l'ajout des maracas pour parfaire le boulot, comme si le fantôme de Jerome Green était venu hanter le studio. Ce coffret est une excellente occasion de découvrir les Headcoats si vous n'étiez pas né au 20e siècle, a fortiori si vous vous demandez où les White Stripes, par exemple, ont puisé leur inspiration pour faire en sorte de conquérir le monde avec une musique aussi peu commerciale. Ce que n'ont pas fait les Headcoats, le groupe ayant toujours revendiqué un amateurisme de bon aloi pour éviter de tomber dans les turpitudes d'un business qui, de toute façon, n'aurait jamais voulu d'eux.

PERCHÉ : Là-haut (CD, Konstroy/La Distroy/Trauma Social/Zone Onze Records)

Après trois titres sortis uniquement en numérique (voir chronique de ce EP virtuel dans le n° 144), Perché sort son premier album, physiquement cette fois-ci. D'ailleurs, les trois titres sortis précédemment ont été écartés de la sélection de l'album simplement parce que, musicalement, ils étaient trop différents de la dizaine de morceaux que contient l'album, album qui, du coup, présente une certaine homogénéité musicale et sonore. Pourtant, en principe, ça démarre mal quand ça fait "klang" dans la machine ("Klang !"), mais Pierre "Perché" a vite fait de tout remettre en ordre dans ses machines puisque c'est sur ordinateur qu'il compose et interprète ses petites ritournelles synthé-punk, ce qui fait du fourbi quelque chose de très différent de ce à quoi il nous avait habitués lors de ses incarnations passées. Même s'il réussit le tour de force de faire le lien avec son groupe précédent en ayant demandé à Effello, guitariste

des Princes de Bretagne (et accessoirement guitariste des Wampas depuis 2016 mais aussi d'Effello et les Extraterrestres, occupé le garçon) de poser quelques accords de 6 cordes là où il en sentait la nécessité. Au final, ce sont tous les titres que le bougre a ornementé de manière fort exubérante, ce qui atténue singulièrement le côté très domotique de l'album. Une robotique déjà mise à mal par le sens de l'humour toujours aussi surréaliste de Pierre, on ne se refait pas. Jusque dans le choix de l'unique reprise du disque, là encore une de ses spécialités tant il avait déjà joué de ces covers improbables du temps des Princes de Bretagne (Poppys ou André Verchuren par exemple). Aujourd'hui, c'est sur le cas Juliette Armanet qu'il se penche de toute la hauteur de son perchoir, en moins méprisant cependant que Yaël Braun-Pivet du haut de celui de l'Assemblée Nationale. Pour être tout à fait honnête, je n'avais jamais entendu parler de la donzelle, et je ne l'avais donc jamais entendu tout court, jusqu'à ce que remarque son nom au crédit du "Dernier jour du pogo", la reprise dont il est ici question. Mais comme Perché la reprenait, je ne voulais pas être trop injuste envers elle. Une petite recherche Google s'imposait pour savoir de quoi il retournait et pour apprendre que la gisquette a écrit et chanté "Le dernier jour du disco". Aïe, avec un titre pareil, ça semblait craindre un peu. Poussant ma déontologie dans ses derniers retranchements, j'ai tenté d'écouter l'original. Mal m'en a pris. Quinze secondes m'ont suffi pour faire voler en éclat mes belles dispositions initiales et constater que la greluce est dotée d'une voix particulièrement insupportable, ce qui m'a fait apprécier d'autant mieux l'ironique reprise de Perché et son texte remanié pour l'occasion, forcément, entre disco et pogo il existe un abîme intersidéral, a minima. Vraiment impayable Pierre quand il s'agit de dézinguer la variété française, quel que soit le style musical qu'il adopte pour ce faire. Tout ça pour dire que Perché, s'il est bel et bien (perché je veux dire) avec son électro-punk façon marteau-pilon et carpet-bombing risque de saper les derniers fondements d'une industrie musicale ultra-libérale en pleine déliquescence. Si vous attendiez le nouveau messie punk, le voici le voilà, même s'il est encore bien niché dans les limbes de l'autodétermination et si, pour l'instant, il ne fait que se pencher, de haut, sur nos vaines existences. Il finira bien par nous rendre une petite visite un de ces jours, quand il aura trouvé l'escalier, quitte à le tailler lui-même dans la roche de son piédestal. Répétons en chœur mes sœurs et mes frères : J'ai foi en Perché. Ça ne mange pas de pain et si, par hasard, il nous venait un petit coup de mou spirituel, je ne pense pas qu'il puisse nous balancer un petit déluge ou une petite avalanche de murs à coupe de trompettes sur le coin du nez. Un jour peut-être, mais s'il pouvait attendre que je ne sois plus de ce monde, ça m'arrangerait. Oui oui, il y a un message subliminal ici.

URBAN JUNIOR : Urban et orbi (CD, Voodoo Rhythm Records)

Si vous décidez de faire l'acquisition de ce nouvel album d'Urban Junior et, tant qu'à faire, de l'écouter, pas de panique dès que les premiers sons sortiront de vos enceintes, rien n'est cassé dans votre installation et vous n'avez pas été piraté par l'entreprise de plomberie industrielle en train de refaire les canalisations en bas de chez vous, les bruitages qui vous assailliront copieusement ne sont que l'une des nombreuses facéties du Suisse le plus charabé de la création, qui a même réussi à inciser ce bon vieux Lux Interior dans une bacchanale très hermétique. Trop fort Urban Junior. Après cette introduction, on reviendrait presque à plus classique, malgré les machines triturant des instruments traditionnels du one man band qu'il est (guitare distordue et batterie robotique), machines probablement volées sur le chantier de travaux publics sus cité, qui pilonnent, qui abrasent, qui décapent comme si le maraud voulait libérer la Terre de son écorce. Je sais, il y a du boulot, mais il serait capable d'y parvenir s'il s'en donnait la peine. Une musique tout en saturation, comme la voix d'Urban Junior qui vocifère dans un mégaphone (on est loin du Shure Unidyne 556 d'Elvis), en basses fréquences, comme les infrasons produits par un troupeau d'éléphants atteints de laryngite. Urban Junior navigue entre électro tellurique, trash androïde et punk expérimental, sorte de the Ex cybernétique ou d'Einstürzende Neubauten sous acide. Il faut dire qu'Urban Junior a composé ce troisième album durant la stase COVID. Comme le gonzo venait en plus de se friter avec un cancer et qu'il est aussi prolifique qu'un lapin sous Viagra, on peut comprendre qu'il avait la rage. C'est comme ça qu'il s'est retrouvé avec 35 morceaux prêts à l'emploi, ce qui fait quand même un peu beaucoup pour un album qu'on ne veut pas trop aventureux non plus, la musique l'est déjà bien assez comme ça. Seuls 14 titres ont survécu à une sélection drastique, ce qui ne veut pas forcément dire que les autres sont perdus corps et biens, je suis prêt à parier que certains d'entre eux se retrouveront sur de prochains disques. En revanche, ce qui est sûr, c'est que ce tri a eu pour effet de ne sélectionner que

les morceaux les plus durs, les plus sauvages, les plus teigneux, le garenne n'est pas du genre à faire dans le slow langoureux et la variété putassière. Ajoutez à cela des textes où la peur le dispute à la colère, la tristesse à l'hystérie, et vous aurez un aperçu du côté physique de ce disque qui enchaîne uppercuts et directs du droit, crochets et bourre-pifs pas vraiment réglementaires. Urban Junior c'est du synthé-punk désespéré, de l'électro-boogie crétin, du techno-trash simplet, une sorte de clown triste biomécanique élaboré par un Skynet cramé au crack de synthèse. Urban Junior, c'est la concrétisation de la "rock machine" de Norman Spinrad à qui il resterait malgré tout un léger fond d'humanité, même mutante.

The SEGMENTS : Smiling Faces (CD, Dangerhouse Skylab/ Family Spree Records)

Lyon deviendrait-elle (ou redeviendrait-elle si l'on se souvient qu'à la fin des années 70 l'ancienne capitale des Gaules avait vu éclore quelques groupes proto-punk assez excitants) la nouvelle Mecque d'une certaine scène rock'n'roll alliant classe et aisance, loin de l'indigence musicale, et intellectuelle, dont nous abreuvons ad nauseam radios et télévisions ? Les Segments sont parmi les derniers nés de cette race de nouveaux seigneurs. Le quatuor est composé, entre autres, de trois ex membres des Hi-Lites, groupe post-punk de la première moitié des années 2010. De ces primes influences, les Segments ont gardé un certain côté indie-alternatif, au sens américain et 90's du terme, auquel ils associent une tendance évidente à mater vers une power-pop pugnace. Une fois que vous avez déverrouillé ce code pas si secret, vous entrez dans un laboratoire où se développe une musique qui prend son temps pour s'exprimer (sur les douze titres de ce disque, deux seulement ne franchissent pas la barre des trois minutes) et élaborer de solides mélodies, de celles qui s'appuient sur la multiplicité des accords pour mieux faire apprécier leurs travaux d'aménagement aux invités de luxe que nous sommes. S'il fallait leur trouver un cousinage, c'est vers les Plimsouls qu'il faudrait se tourner pour la version américaine ou vers des gens comme Joyliner pour l'adaptation française. On peut connaître pire comme famille d'accueil. Remarquez, vu le fait qu'ils ne sont plus vraiment des ados boutonneux et qu'ils ont déjà quelques lignes conséquentes sur leurs CV (Fab, l'un des deux guitaristes, le seul du groupe à ne pas provenir des Hi-Lites, peut aligner des cartes de visite comme Cavemen V ou les Buttshakers pour compenser), on se doute que leur culture musicale est faite depuis longtemps et qu'ils peuvent désormais puiser dans cette tambouille éclectique pour bâtir leur propre musique. Ainsi, un morceau comme "Romeo's glow" a tout d'un futur standard, du genre à vous tarauder le thalamus depuis la douche matinale jusqu'au métro vespéral sans vous laisser de répit pour apprécier les joies de la réunionite aiguë qui agite constamment votre N+1 quand ce n'est pas votre grand patron himself. Les Segments sont parfaits pour vous composer une playlist entièrement dématérialisée ne nécessitant aucun appareil pour en profiter pleinement, donc sans risque de vous faire gauler, pas comme durant vos années de lycée quand il vous fallait un walkman peu discret pour parvenir au même résultat. Au passage, voilà de quoi prouver la supériorité de l'Intelligence Naturelle sur l'Artificielle si vous en doutiez encore.

The SLOW SLUSHY BOYS : Time for love... & boogie (LP, B-Soul Records/Larsen Records/Catapulte Records)

Après le maxi "D-funk" (voir "442ème Rue" n° 144), voici le nouvel album des Slow Slushy Boys. Comme on pouvait le noter depuis plus années, le groupe savoyard a définitivement viré funk et soul, assumant désormais son statut de grands enfants se faisant plaisir avec une musique qui n'a plus rien à voir avec le garage des débuts. D'autres en auraient profité pour changer de nom, d'autant que, du groupe originel, il ne reste plus que le chanteur Benny Gordini, mais, pour les Slow Slushy Boys, conserver cette raison sociale démontre que l'entité du groupe s'est pérennisée au fil du temps et de son évolution musicale. Puisqu'on trouvait des traces de rhythm'n'blues dans le garage des origines, quoi de plus normal, trente-cinq ans plus tard, d'étaler ses influences funky, soul et groovy, des influences à aller chercher du côté des années 70, tant les mânes de Curtis Mayfield, d'Isaac Hayes ou des Delfonics planent sur les deux faces de ce vinyl à l'ancienne, justement. Un album qui ne propose que six titres, des titres qui s'étirent tous sur plus de cinq minutes, jusqu'à presque huit pour les deux plus longs, des trucs parfaits pour incruster les dancefloors. On retrouve d'ailleurs les deux titres parus sur le maxi évoqué en ouverture de cette chronique dans des variations plus courtes, plus serrées, plus ramassées, mais pas moins efficaces pour vous faire agiter vos petites gambettes fraîchement

bronzées. Les ramener dans la moite obscurité des clubs ne pourra qu'être bénéfique au traitement préventif d'un éventuel cancer de la peau. L'omniprésence des synthétiseurs de Graham Mushnik, de retour après une petite coupure de quelques années, date clairement la musique du groupe en la ramenant un demi-siècle en arrière, à cette période pré-disco qui voyait le funk et la soul se transformer inexorablement, devenant œuvre sonore exploratoire, avec l'explosion de toutes ces machines, tournant la page de la soul tendance pop des sixties, celle des Sam Cooke ou des poids lourds de la Tamla. La soul-funk ravigotée des Slow Slushy Boys lorgne plutôt vers les beats Stax ou Atlantic même si, globalement, les ambiances restent assez cool. A commencer par l'intro bucolique et champêtre de "Ain't got no love", le morceau d'ouverture, avec ses chants d'oiseaux amenant doucement aux premiers accords d'un flûtiau qui nous ferait presque voir satyres et nymphes gambader dans le salon. Ensuite, pédale wah wah, cordes et chœurs féminins prennent le relais pour ne plus vous lâcher durant les quarante minutes à venir. Les Slow Slushy Boys, ce sont les thèmes récurrents de la blaxploitation made in Savoie, aux parfums de fondue et de tartiflette, même s'il faut faire un petit effort d'imagination pour en discerner les effluves au milieu de ces sonorités typiquement américaines. Quand on veut, on peut. Le cocktail love & boogie des Slow Slushy Boys vous en fera voir de toutes les couleurs, de préférence psychédélics et boule à facettes, et le consommer avec modération pourrait grandement nuire à votre santé. Je vous aurais prévenu.

SEX PISTOLS : The many faces of Sex Pistols (2 LP, Music Brokers)

Au fil du temps, quarante-cinq ans après leur séparation, on ne compte plus les compilations dédiées aux Sex Pistols, celle-ci en est une parmi d'autres. En grande partie constituée de bandes produites par Dave Goodman. Ce dernier a travaillé avec les Sex Pistols durant trois séances, en juillet et octobre 1976 et en janvier 1977. Des séances qui constituent l'essentiel des deux faces du premier disque de ce double album. Des titres qu'on connaît déjà, puisque parus sur le semi-bootleg "Spunk", d'"Anarchy in the U.K." à "No fun", la reprise des Stooges, des morceaux qui, réenregistrés, paraîtront soit en 45t soit sur l'unique album des Sex Pistols, "Never mind the bollocks, here's the Sex Pistols". Non pas que toutes ces versions diffèrent beaucoup les unes des autres, les Sex Pistols, dès le début, avaient établi un son qui leur est resté caractéristique, développant une convention punk anglaise qui fait toujours autorité aujourd'hui auprès des médias et du grand public. Il faut dire que Glen Matlock est encore à la manœuvre sur tous ces enregistrements, y compris en janvier 1977, dans les Gooseberry Studios, sa dernière séance avec le groupe avant qu'il ne soit viré, officiellement parce qu'il écoutait trop les Beatles (sic). Ceci étant, même après son départ, sa patte est encore largement présente dans la musique du groupe puisque, sur les morceaux qui seront réenregistrés, notamment pour l'album, c'est Steve Jones qui prend en charge les parties de basse, Sid Vicious étant incapable d'aligner deux accords sans se planter. Officiellement, ce dernier ne joue que sur un seul morceau des Sex Pistols, "Bodies", écrit après le départ de Matlock. Comme pour mieux se rendre compte du vide que laissera le bassiste chez les Sex Pistols, le premier disque de la compilation se termine sur "Silly thing" et "Here we go again", enregistrés par les seuls Paul Cook (qui chante sur le premier, le morceau étant extrait de la B.O. de "The great rock'n'roll swindle") et Steve Jones (qui chante sur le second, le titre étant paru en single), derniers rescapés virtuels d'un groupe qui n'existe déjà plus depuis plusieurs mois. La face B du deuxième disque est elle aussi dévolue à des démos de futurs morceaux officiels du groupe, complétés par une version live de "Pretty vacant" et par la reprise, par Sid Vicious, toujours après le split du groupe, de "C'mon everybody" d'Eddie Cochran, faisant ainsi la preuve que, s'il était un piètre bassiste, il aurait pu faire un chanteur convaincant (voir ses deux autres reprises, "Something else", Cochran toujours, et "My way", non incluses sur cette compilation). Bref, ces trois faces restent en terrain connu, toutes ces bandes ayant déjà été exploitées par ailleurs. En fait, le vrai nanan est la face A du deuxième disque, consacrée aux Ex Pistols. Non, il n'y a pas de coquille. Les Ex Pistols sont un groupe formé par Dave Goodman en 1979, parodie du groupe qu'il avait contribué à faire connaître avant d'être évincé au profit de Chris Thomas. Les Ex Pistols ont la couleur, le goût et la saveur des Sex Pistols, mais ne sont pas les Sex Pistols, d'ailleurs ils ne font aucune reprise de ces derniers en studio (en live, en revanche, ils ne se sont pas privés). Un groupe à l'existence chaotique qui cesse ses activités en 1992 après que les Sex Pistols, les vrais, Johnny Rotten, Steve Jones et Paul Cook, aient intenté une action en justice à l'encontre de Dave Goodman lui enjoignant

de ne plus utiliser ce nom, un nom qui entretenait trop la confusion. Pourtant, les Ex Pistols n'ont sorti que quelques disques de manière si confidentielle (l'album "Deny" sera même distribué gratuitement, y compris dans les bacs de certains Virgin stores) que bien peu y ont eu accès à l'époque. A moins que la confusion vienne surtout du fait que Glen Matlock lui-même a brièvement participé à l'aventure Ex Pistols, jouant notamment sur deux de leurs morceaux studio et ayant co-écrit "Happy families", le morceau le plus pistoliens des Ex Pistols, on comprend pourquoi. Bref, la face consacrée aux Ex Pistols propose six titres du groupe, dont deux des plus renommés, "Schools are prisons" et "Revolution in the classroom"... qui se sont parfois retrouvés sur des compilations consacrées... aux Sex Pistols, celles supervisées par Dave Goodman, ce qui ne risquait pas de clarifier les choses. Au final, "The many faces of Sex Pistols" n'est pas du genre à renverser la table puisque les vingt et un titres qui composent cette sélection sont tous plus ou moins connus, mais l'objet a le mérite d'être assez chouette, le premier album étant pressé en vinyl rouge, le second en vinyl bleu. Pendant qu'il y était, le label mexicain Music Brokers aurait pu faire l'effort de sortir un triple, avec un troisième disque en vinyl blanc, histoire de coller au plus près des couleurs du drapeau britannique. D'autant qu'il y avait de la matière puisque ce pressage vinyl est une version édulcorée de la première mouture de la chose, parue en 2013... en triple CD, qui faisait la part plus belle aux Ex Pistols, avec vingt et un titres contre quatorze aux Sex Pistols, et à Sid Vicious avec sept morceaux, dont les sempiternels extraits de ses concerts au Max's Kansas City en septembre 1978 au son assez crapoteux. En même temps, c'était un mois avant la mort de Nancy Spungen et quatre mois avant sa propre overdose, il n'a donc pas franchement eu le temps de laisser d'autres traces de son "talent" avant de devenir le symbole du "no future" punk chanté par son pote Johnny Rotten. Au passage on remarque que les Ex Pistols, même au niveau des textes, ont essayé de coller au plus près aux libelles enragés des Sex Pistols. Quitte à faire dans le "comme si", autant y aller à fond. La version CD de cette compilation est donc largement plus copieuse que la version vinyl mais nettement moins glamour. A vous de choisir, sachant que la première reste encore trouvable à des tarifs plus qu'abordables, tandis que la deuxième, avec l'envol des prix du vinyl, est un chouïa plus létale pour votre porte-monnaie, sans que ça vire à l'escroquerie non plus (on n'est pas sur une major), rends à Malcolm McLaren le concept inventé par Malcolm McLaren.

LANE : Where things were (CD, Twenty Something - nineteensomething.fr)

Finale, la carrière de LANE aura été assez courte, cinq ans, un lustre, pas plus. LANE, c'était la réunion de deux familles nobles du rock angevin, les frères Belin (Daria, Do Not Machine) et deux des frères Sourice (les Thugs) ainsi que le fils et neveu de ces derniers. En cinq ans, le groupe a quand même sorti un EP et deux albums, ce qui est loin d'être anecdotique, le groupe ne l'était d'ailleurs pas non plus. Les chiens ne faisant pas des chats, la musique de LANE était à la croisée de celle que les deux fratries faisaient déjà avec leurs groupes respectifs, un punk-rock aux forts accents pop et à l'intensité noisy prononcée. Donc si, en écoutant LANE, vous reconnaissez un peu des Thugs et un peu de Daria, il n'y a rien de fortuit. La fascination reste intacte avec LANE. Mais revenons au mois de décembre 2021 quand LANE décide de mettre fin à cette aventure commune. Pas de drame shakespearien là-dedans, pas de conflits internes, pas de problèmes d'ego, juste l'envie pour chacun de se lancer dans quelque nouveau projet, et donc de nous refaire signe prochainement n'en doutons pas. Nonobstant, quand LANE décide de refermer la porte de son petit cabanon, le groupe venait d'entamer la préparation de son troisième album, qui, pensait-on alors, ne verrait jamais le jour. Jusqu'à la parution de "Where things were", qui n'est rien d'autre que ce que le groupe avait enregistré le mois précédent sa séparation dans son local de répétition en vue de se caler avant d'entrer en studio. Alors, me direz-vous, si ce disque n'est qu'une simple répétition, ça ne doit pas valoir leurs disques précédents ? Détrompez-vous. Primo, comme ils le disent eux-mêmes, jamais LANE ne se serait abaissé à sortir un truc médiocre et douteux. Secundo, leur local de répétition était équipé d'un matériel haut de gamme. C'est d'ailleurs pratiquement dans les mêmes conditions qu'avaient été enregistrés le EP et le premier album, dont on ne peut pas dire qu'ils étaient cracra, techniquement parlant. Tertio, avant de faire paraître ces bandes, le groupe a pris grand soin de dûment les mixer et les masteriser. Dès lors, ce nouvel album n'a rien à envier à ses grands frères. Au contraire même, il possède un côté instinctif et cru qui ne dessert nullement des compositions globalement plus punk que pop, tant il est vrai qu'avec trois guitares déployées en

façade, il n'est pas aisé de faire dans la délicatesse. Dans l'histoire, mon seul regret, c'est de n'avoir pas eu l'occasion de voir LANE sur scène durant sa courte existence, le COVID n'ayant rien arrangé en l'espèce, regrets avivés par l'écoute de "Where things were". Fan de la première heure des Thugs, je ne doute pas que LANE m'aurait largement fait autant d'effet au niveau de la moelle épinière et de la dopamine, sentiment renforcé par l'écoute d'un disque qu'il va falloir savourer longtemps et consciencieusement, puisque dernier de sa race. Le coucher de soleil de la pochette est ainsi symbolique de l'ambiance ayant présidé à l'élaboration de l'album, nostalgique autant que flamboyante. So long guys !

METHEDRAS : Human deception (CD autoproduit)

Tels les anciens héros d'armes, Methedras se veut autant lanceurs d'alerte (plus moderne comme notion) que porteurs de messages peu enclins à nous laisser croire que tout va bien. En tant qu'humains, il est clair qu'on ne peut qu'être déçus par ce dont notre race est capable, plus souvent le pire que le meilleur, surtout ces dernières années, alors que l'on sait qu'on fonce droit dans le mur avec un système de freinage défectueux sans qu'on fasse mine de tenter d'éviter la fortification, qui sera, de toute façon, beaucoup plus solide que nos pauvres petites carcasses. A ce niveau, on ne voit même plus le verre à moitié plein, on le voit rempli à ras bord alors qu'il est d'un vide abyssal. La cupidité inhérente à notre race engendrera également sa fin. Une morale comme une autre. Tout au long des dix titres de cet album, nos quatre italiens tentent donc de nous faire prendre conscience de notre inconscience avec quelques thèmes symboliques, "Another fall", "Enraged", "Chernobyl", "Psychotic", "The abyss", "Layers of grief". Et quand on est énervé, quoi de mieux que quelques accords de death metal ou quelques arpèges de thrash pour nous le faire savoir. D'autant plus énervés les gonzes de Methedras (dont le nom est inspiré par une montagne de la chaîne des Monts Brumeux dans "Le seigneur des anneaux", de quoi vous faire réviser votre petit Tolkien illustré) qu'ils se sont récemment faits une petite transfusion de sang neuf et frais, en changeant de chanteur et de batteur, rien que ça, en gros l'avant-garde et l'arrière-garde de leur formation de combat (le bassiste Andrea Bochi est aujourd'hui le seul rescapé de la formation d'origine). Si, avec ça, ils se laissent surprendre par l'ennemi, c'est qu'ils se seront laissés griser par leur propre raclée de décibels. Histoire de mettre un peu d'humour dans l'affaire, on note avec malice que le nouveau hurleur de Methedras s'appelle Beppe Caruso, ça ne s'invente pas, et que, en toute modestie, il répond au doux surnom de Rex. Les Romains antiques n'étaient pas spécialement réputés pour leur réserve, Beppe a un excédent de cette descendance qui coule encore dans ses veines mille cinq cents ans plus tard. Si, en plus, on considère que Methedras, à l'origine, est né du côté de Monza, siège d'un des circuits de formule 1 parmi les plus rapides au monde, on frise l'atavisme le plus performant dans cette affaire. De quoi justifier, s'il en était besoin, la propension des transalpins à jouer plus vite et plus fort que tout le monde. "Human deception", sixième album de Methedras en vingt-sept ans d'existence, qui paraît cinq ans après "The ventriloquist", histoire de digérer la dernière poussée de totalitarisme mondial, n'est certes pas un parangon de poésie romantique ni d'amour courtois, qu'on se le dise. Methedras, c'est plutôt "Massacre à la tronçonneuse" au pays de Mad Max, difficile de faire plus orgastique pour n'importe quelle oreille musicalement nymphomane, la déception ne sortant alors plus du cadre sémantique du titre de ce disque. De l'art d'accommoder la litote. Et les restes, car il va y avoir des pertes après écoute intensive du bazar. On ne fait pas d'omelette sans casser quelques œufs, on ne fait pas du thrash ou du death comme Methedras, sans filet et sans préservatif, sans casser quelques jeunes métallex inexpérimentés. Le seul moyen pour se créer une ou deux cohortes de vétérans parmi ceux qui survivront.

CHAMBER : A love to kill for (CD, Pure Noise Records)

Adeptes de subtilité, amateurs de douceur, aficionados de légèreté, vous pouvez passer directement à la chronique suivante, celle-ci n'est pas pour vous. Au passage, je me rends compte que je n'ai probablement jamais autant glosé sur des groupes de Nashville que dans ce numéro, Chamber venant après les Pink Spiders. Pour autant, nous ne barbotons pas vraiment dans la même piscine. Chamber, c'est du metalcore qui tend vers le barbare. Ce serait même du fast-metalcore tant le quatuor défouaille plus vite que la lumière avec six titres, sur quatorze, de moins de dix minutes, dont trois de moins d'une minute - une sorte de cauchemar pour l'animateur radio que je suis, c'est là que je suis content d'avoir

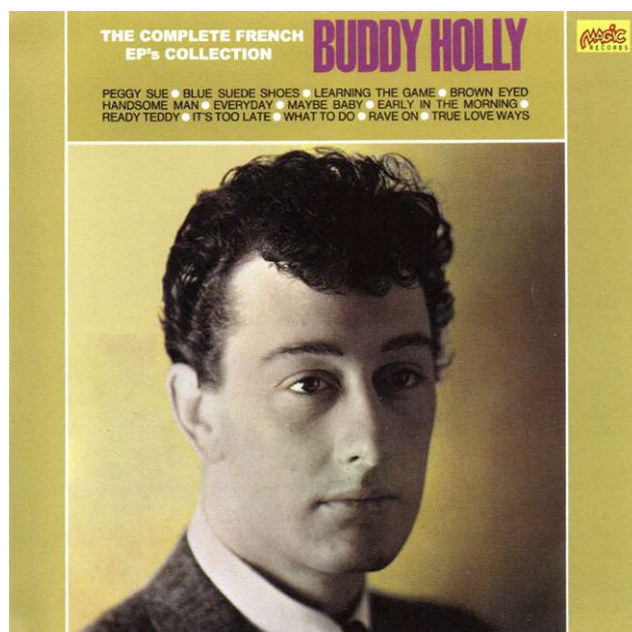
plusieurs lecteurs à disposition, sinon c'est le blanc assuré à l'antenne, la hantise, l'obsession, la bête noire de la corporation. Quant à vous, auditeur lambda à la maison, c'est pas compliqué, vous allez pisser pour éliminer le trop-plein de bière et vous loupez la moitié de l'album, à moins bien sûr d'avoir bricolé votre son domestique et d'avoir planté des enceintes dans toutes les pièces, y compris les gogues. Ce que vous risquez de faire fissa justement si vous vous prenez d'une gloutonnerie irrépressible pour cet album afin d'en goûter toutes les saveurs, surtout que, vu la vitesse où c'est balancé, il va falloir quelques écoutes successives pour démêler tout ça. Chamber sont des pyromanes de la meilleure eau, capables de vous allumer des contre-feux d'une efficacité sans pareil pour combattre les mégafeux qui embrasent désormais la planète, y compris dans ses latitudes les plus septentrionales, là où, normalement, on risquait plus la noyade que les brûlures au troisième degré. Mais ça, c'était avant. Je me demande même si ce second album de Chamber n'est tout simplement pas "plus" que le précédent, plus rapide, plus violent, plus chaotique, plus fort, plus intense. Je m'arrête là, je ne veux pas épuiser la réserve de superlatifs, il faut bien en garder pour les autres. Si vous découvrez le metalcore avec Chamber, il y aura clairement un avant et un après pour vous. Chamber, c'est le genre de groupe à vous laminer les neurones (sauf si vous êtes footballeur professionnel puisque vous êtes dépourvu de ces petites cellules industrielles, effet collatéral d'un défaut de conception, heureux les simples d'esprit) et à vous récurer les artères si vous souffrez de cholestérol (en plus de vous néantiser le cérumen dans les oreilles, ça c'est cadeau). Et même quand Chamber se lance dans la stase respiratoire (ce qui est aussi exceptionnel que Macron faisant dans le social), ça reste nocif, ça se transforme en une sorte de math-rock pour résolveur de la théorie de Yang-Mills. Écouter Chamber n'a rien d'anodin, ce n'est ni une partie de campagne ni un dîner de gala, c'est ça qu'est bon.

Les CHATS SAUVAGES : The complete french EP collection avec Dick Rivers (CD, Magic Records - www.magic-records.com)
Buddy HOLLY : The complete french EP collection (2 CD, Magic Records)

Le label français Magic Records s'est fait une spécialité, entre autres, de compiler la discographie hexagonale de quelques grands noms du rock'n'roll des années 50 et 60, français comme étrangers. On pourrait même dire qu'ils suivent un certain code d'honneur en la matière, notamment en remasterisant en haute définition les bandes master originales et en suivant le plus scrupuleusement possible la chronologie de parution de l'époque. Ces deux compilations sont parmi les plus récentes produites par le label. Même si tant les Chats Sauvages que Buddy Holly ont déjà bénéficié de tels efforts par le passé, mais plus disparates, moins thématiques. L'histoire des Chats Sauvages débute à l'été 1960 à Nice. Un jeune adolescent de quinze ans, Hervé Forneri, rencontre deux frères, Jean-Claude et Gérard Roboly, âgés respectivement de dix-sept et quinze ans. Peu auparavant, tous trois ont découvert la musique d'Elvis Presley, ce qui les décide à monter un groupe, non sans avoir d'abord choisi des pseudonymes à consonance anglo-saxonne. Hervé Forneri devient Dick Rivers, du nom du personnage incarné par Elvis Presley dans le film "Loving you", il sera chanteur, Jean-Claude Roboly devient John Rob, il tiendra la guitare soliste, Gérard Roboly devient James Fawler, il tiendra la guitare rythmique. Mais il leur faut trouver d'autres acolytes. La basse sera tenue par Gérard Jacquemus, dix-sept ans, qui devient Jack Regard, la batterie par Ralph Zerbib. Après trois mois de répétitions, le groupe donne ses premiers concerts dans la région de Nice et sur la Riviera italienne. Mais tous sont conscients que ce n'est pas en restant en province qu'ils connaîtront le succès. À l'époque, plus que maintenant, c'est à Paris que tout se passe. Ça tombe bien, Gérard Jacquemus a un oncle qui vit dans la capitale. Avec la bénédiction de leurs parents, vu qu'ils sont tous mineurs, quatre des Chats Sauvages décident de s'installer à Paris, sans Ralph Zerbib qui préfère rester à Nice. Nous sommes en hiver 1961. Ça fait déjà un an que Johnny Hallyday a sorti ses premiers disques, quant aux Chaussettes Noires, ils ont sorti leur premier EP en décembre 1960. C'est dans le grenier de la maison de l'oncle de Gérard Jacquemus qu'ont lieu les répétitions. Pendant trois mois, ils travaillent d'arrache-pied et rencontrent celui qui va devenir leur batteur. Il est Niçois lui aussi mais installé à Paris pour ses études. Il s'appelle William Taïeb et devient Willy Lewis. Du côté des maisons de disque, c'est l'effervescence. Comme aux États-Unis une demi-décennie auparavant et comme en Angleterre en 1957/1958, les labels flairent l'argent facile avec cette vague rock'n'roll qui, ils en sont persuadés, comme leurs homologues américains et anglais avant eux, ne durera pas. Raison de plus pour ne pas perdre de

temps et signer tout ce qui arbore une guitare électrique. Le 20 avril 1961, les Chats Sauvages décrochent une audition chez Pathé-Marconi qui les signe dans la foulée. Pathé les équipe de pied en cape d'instruments et d'amplis flambant neufs. Le premier EP des Chats Sauvages sort en juin. Un deuxième EP est édité en juillet avant un premier album 25 cm en octobre. L'album à peine sorti, Willy Lewis quitte le groupe, il est remplacé par Armand Molinetti. Trois nouveaux EP paraissent entre novembre 1961 et avril 1962. Six mois après son arrivée dans le groupe, Armand Molinetti tire lui aussi sa révérence, il est remplacé par Dean Shelton qui n'a pas besoin de prendre un pseudonyme anglo-saxon puisqu'il est Anglais. C'est lui qui joue sur le deuxième album des Chats Sauvages, un 25 cm toujours, qui paraît en mai 1962. Shelton n'étant que de passage, le temps d'enregistrer l'album, le véritable successeur de Molinetti intègre le groupe ce même mois de mai, il s'appelle André Ceccarelli. Deux EP suivent en juin et septembre. Quand paraît le dernier de ces EP, c'est Dick Rivers qui décide de quitter ses petits camarades et de se lancer dans une carrière solo. C'est un coup dur pour les Chats Sauvages. Si l'on peut facilement remplacer un batteur, il est plus délicat de remplacer un chanteur, par définition plus exposé donc plus connu. Les Chats Sauvages prennent néanmoins le parti de remplacer Dick Rivers. Ils n'ont pas vraiment le choix. Dick Rivers est parti au beau milieu de la tournée d'été 1962. Il n'a assuré que les quatre premiers concerts sur les quarante prévus. Les Chats Sauvages doivent donc lui trouver un remplaçant en catastrophe au moins pour assurer le reste de la tournée. C'est un certain Thierry Thibaud, pilier du Golf Drouot, le temple du rock parisien, qui joue les intérimaires. Sauf que le rôle de playboy lui convient mieux que celui de chanteur. Étant par ailleurs sous contrat avec Barclay, il lui est impossible de devenir un Chat Sauvage à part entière. Une fois la tournée achevée, le groupe se met en quête d'un véritable nouveau chanteur. Pathé-Marconi organise une audition en octobre 1962. C'est Michel Simonet qui décroche le poste. Originaire de Toulouse, il est le chanteur des Flammes Bleues et il a le même âge que Dick Rivers, dix-sept ans. Lui aussi prend un pseudonyme anglo-saxon et devient Mike Shannon. Entre novembre 1962 et janvier 1964, le groupe sort sept EP et un album 25 cm. Le groupe se sépare ce même mois de janvier suite au départ de Mike Shannon. Comme l'indique le titre de la compilation qui leur est consacrée, Magic Records a choisi de ne s'intéresser qu'aux EP enregistrés avec Dick Rivers, sept au total. Parmi les vingt-huit titres (quatre par EP selon la norme de ce format), on note évidemment une palanquée de reprises, une habitude en France à l'époque, adaptées en français puisque la plupart sont d'origine anglo-saxonne, mais aussi quelques originaux, à commencer par le morceau le plus emblématique du groupe, "Twist à Saint-Tropez". Question standards, les Chats Sauvages en alignent quelques autres plutôt affriolants : "Ma p'tite amie est vache" ("Mean woman blues", Elvis Presley pour le film "Loving you"), voir plus haut l'origine du pseudonyme de Dick Rivers), "Toi l'étranger" ("The Stranger", Shadows, l'une des principales influences du groupe), "Tu peins ton visage" ("Warpaint", Brook Brothers, avec un texte, avec le recul, désopilant de misogynie), "Est-ce que tu le sais" ("What'd I say", Ray Charles). Afin de remplir à ras la gueule le CD, on a rajouté six morceaux rares, comprendre parus sur acétate, en face B de single (45t deux titres pour le coup) ou en album. Parmi ceux-ci, "Sa grande passion" ("His latest flame", Elvis Presley), resté inédit jusqu'en 1987, ici présenté en version alternative, histoire de pimenter un peu plus ce track-listing, ou encore "Oh ! Laurie", version anglaise de "Oh ! Lady", titre paru sur le dernier des sept EP avec Dick Rivers, un original qui a donc bénéficié d'un texte en anglais en plus des paroles en français, pour une fois que c'était dans ce sens. Ces EP étant parus en à peine plus d'un an, ils présentent une certaine cohérence au niveau du son, relativement primitif, ce qui ne veut pas dire grossier, les studios Pathé-Marconi étant probablement ce qu'on pouvait trouver de mieux au niveau technique. Un son qui n'a guère eu le temps d'évoluer sur cette courte période, évolution potentielle qui n'était de toute façon même pas envisageable à une époque où les maisons de disques ne prenaient aucun risque, surtout en matière de rock'n'roll. Quand on avait trouvé une recette à succès, on se gardait bien d'y apporter le moindre changement pour ne pas risquer de heurter le public. La concurrence était alors plutôt rude et les adolescents, ceux qui achetaient ces disques, n'avaient pas encore un budget trop conséquent, pas question donc de les faire se tourner vers d'autres groupes, la guerre entre ces derniers faisait déjà suffisamment rage au niveau des concerts. Cette cohésion musicale fera aussi le bonheur futur des compilateurs puisque l'ordre dans lequel on écoute tous ces disques importe finalement assez peu, la production homogène, et, accessoirement, la voix de Dick Rivers, fait qu'on reconnaît aisément les Chats Sauvages, que le titre soit paru en juin 1961 ou en septembre 1962. Le fait de compiler les sept

EP permet au moins d'entendre des chansons souvent oubliées sur d'autres anthologies, ce qui n'est pas le moindre de ses mérites. Le cas de Buddy Holly est très différent de celui des Chats Sauvages, comme pour tous les groupes ou artistes étrangers en fait. Le EP n'était pas une spécificité du marché musical français, certes, c'est néanmoins en France qu'il fut le plus développé et, surtout, que le phénomène a duré le plus longtemps. En Angleterre ou aux États-Unis, le EP était un produit de luxe à une époque où le single était roi, un point médian entre le single et l'album, simplement moins cher que ce dernier. Pour autant, dans les pays anglo-saxons, peu de groupes ou artistes ont eu droit à des EP, à part les plus gros vendeurs, et encore, même eux n'en ont produit qu'un très petit nombre. En France, en revanche, le EP était le produit de base du business musical pendant une bonne dizaine d'années, du milieu des années 50 au milieu des années 60, voire même parfois jusqu'en 1968, date à laquelle l'album a supplanté les autres formats, comme partout ailleurs. Pour les groupes ou artistes français, le EP était donc la production standard. Pour les étrangers, en revanche, comme il n'existait pas de EP dans leurs pays d'origine, les maisons de disques françaises ont dû les fabriquer de toute pièce, avec souvent des couplages très approximatifs quant à la chronologie des parutions originales, ce qui, a posteriori, paraît fort désobligeant vis-à-vis des artistes, faisant fi de leur propre évolution musicale. Buddy Holly en est un exemple flagrant, d'autant plus que, étant mort en 1959, la majeure partie de ses EP français fut donc largement posthume, la parution de ceux-ci s'étant étalée de 1957 à 1962. Charles Hardin Holley (orthographe véritable) est né le 7 septembre 1936 à Lubbock, Texas, dans une famille de musiciens qui le surnomme Buddy depuis sa prime enfance. Il a deux frères et une sœur, tous plus âgés. Sa mère a l'habitude de chanter en duo avec sa sœur jumelle tandis que ses deux frères, Larry et Travis, sont multi-instrumentistes. En 1941, à cinq ans, Buddy gagne un concours de jeunes talents en accompagnant, avec son violon-jouet, ses deux frères, les trois mômes, très fiers, ramenant leurs cinq dollars de prix à la maison, une somme qui peut paraître dérisoire aujourd'hui mais qui pouvait permettre, à l'époque, de s'acheter une honnête guitare d'occasion. Comme tous les gamins blancs de son âge dans le sud des États-Unis, il passe son temps libre à écouter la radio. Vu la situation géographique de Lubbock, il peut capter les stations du Texas, de Louisiane, du Nouveau-Mexique et les surpuissantes stations mexicaines. Il écoute tout ce qui passe, western swing, honky tonk, blues, rhythm'n'blues. En 1947 et 1948, alors qu'il a appris la guitare, le banjo et la mandoline avec ses frères, il prend également des leçons de piano. En 1949, à treize ans, grâce à un ami de ses parents qui travaille dans un magasin d'électroménager, il enregistre un acétate avec une chanson de Hank Snow, "My two timin' woman". En 1953, il s'associe avec un ami de collège, Bob Montgomery, pour former le duo Buddy & Bob. Pour Buddy Holly, comme pour beaucoup d'autres, le déclin se produit en 1955 quand un jeune Elvis Presley vient jouer dans sa ville de Lubbock. Buddy Holly assiste à ce concert et va très vite délaisser la country pour s'intéresser au rock'n'roll. Au point que, cette même année 1955, il se retrouve programmé en première partie d'un autre concert d'Elvis à Lubbock, puis de Bill Haley. Dès janvier 1956, le label Decca lui propose un contrat. Mais les deux singles que Buddy Holly sort sur cette étiquette sont des échecs. En conséquence, en janvier 1957, Decca signifie à Buddy Holly que son contrat n'est pas renouvelé. Ce qui n'émeut guère le jeune chanteur qui a déjà pris contact avec un producteur de Clovis, Nouveau-Mexique, Norman Petty, chez qui il est même allé enregistrer quelques morceaux sans en informer Decca. Le 25 février 1957, Buddy Holly et son groupe enregistrent un morceau intitulé "That'll be the day" qu'ils avaient déjà proposé à Decca sans succès. Cette nouvelle version de "That'll be the day" sort en single le 27 mai sur Brunswick, une filiale de Decca. Le disque ne paraît pas sous le nom de Buddy Holly mais sous celui des Crickets, nom finalement adopté par le groupe. En septembre 1957, "That'll be the day" atteint la première place du Billboard. Le nom de Buddy Holly et des Crickets commence à circuler dans le milieu du rock'n'roll et le groupe intègre une tournée, "The biggest show of stars 1957", avec Chuck Berry, Fats Domino, Frankie Lyman, les Drifters et les Everly Brothers. Buddy Holly enregistre de nouvelles chansons qui se retrouvent, avant la fin de l'année, sur divers singles et sur un album. Deux autres albums sortent l'année suivante. Parmi ces chansons, "Oh boy", "Maybe baby" ou "Not fade away". Le succès suivant de Buddy Holly est "Peggy Sue" qui entre dans les charts le 11 novembre 1957 pour finir à la troisième place. Le 1er décembre, c'est la consécration médiatique avec un passage dans le Ed Sullivan Show, l'émission de télévision la plus populaire de l'époque. Il y interprète "That'll be the day" et "Peggy Sue". Durant le premier semestre 1958, les disques se succèdent, tantôt sous le nom de Buddy Holly, tantôt sous celui



des Crickets. Mais, à partir de l'été 1958, les relations se dégradent entre Buddy Holly et Norman Petty pour des questions d'argent, Petty gardant pour lui une grosse partie des royalties qui devraient revenir à Holly. En juin, le chanteur se rend à New York pour y rencontrer des éditeurs en vue de se lancer dans une carrière solo, sans les Crickets et affranchi de la tutelle de Norman Petty. Accessoirement, c'est là qu'il rencontre une jeune fille d'origine portoricaine, Maria Elena Santiago avec qui il se marie le 15 août, le couple s'installant définitivement à New York à l'automne. La séparation d'avec Norman Petty et les Crickets est consommée. Suite à cette rupture, Norman Petty continue à bloquer l'argent de Buddy Holly. Ce dernier, fauché, est contraint d'accepter de participer à une tournée de trois semaines à travers le midwest entre fin janvier et début février 1959. Cette tournée est baptisée "Winter Dance Party" et débute le 23 janvier. Dix jours plus tard, le 3 février, fortement éprouvé par les conditions de cette tournée, avec les déplacements en bus non chauffé au beau milieu de l'hiver, Buddy décide de louer un avion depuis Clear Lake, Iowa, pour se rendre à Fargo, Dakota du Nord, et ainsi pouvoir dormir dans une chambre d'hôtel. Les chanteurs Ritchie Valens et Big Bopper profitent de l'aubaine et montent eux aussi à bord de l'avion qui n'arrivera jamais à destination, s'écrasant dans un champ près de Mason City, Iowa, quelques minutes après le décollage. Il n'y a aucun survivant. Buddy Holly avait vingt-deux ans. Le mois suivant, "It doesn't matter anymore" est le premier single de Buddy Holly à paraître à titre posthume. Après sa mort, Decca, propriétaire de Coral et Brunswick chez qui Buddy a sorti l'essentiel de ses disques, parvient, pendant dix ans, à alimenter le marché avec des compilations comprenant de nombreux inédits du jeune chanteur. C'est à peu près la même politique que la division française de Decca applique dans notre pays. Les premiers EP français font évidemment suite aux premiers succès américains de Buddy Holly, "That'll be the day" et "Peggy Sue" en tête. Des sorties dont le rythme s'accélére après sa mort. Primo parce que le décès de Buddy Holly, le premier parmi les pionniers du rock'n'roll, marque durablement les esprits et qu'il faut donc en profiter, la mort ayant toujours fait vendre. Secundo parce que, bien que mort à vingt-deux ans seulement, Buddy Holly fut très prolifique durant sa courte carrière, un peu comme Eddie Cochran qui disparaîtra un peu plus d'un an après le Texan, et qu'il y a donc de la matière à exploiter. Buddy Holly n'ayant sorti aucun EP aux États-Unis, impossible de simplement rééditer ces derniers, il faut les concevoir spécifiquement. Et c'est là que l'anarchie entre en ligne de compte. En France, la discographie ne suivra en rien l'américaine, un titre de début 1957 pouvant très bien voisiner avec un morceau de fin 1958 sur un même disque. D'autre part, l'édition de ces EP s'étalant sur une demi-douzaine d'années, il ne sera pas rare de ressortir une chanson déjà parue deux ou trois ans auparavant, conjointement à d'autres titres. On aura donc souvent des doublons, voire des triplons. Quand il s'agit d'alimenter le tiroir-caisse, on n'est pas en peine de trouver de quoi. Chez Magic Records, au moment d'élaborer cette compilation, on a évidemment nettoyé un peu tout ça. Au final, ce sont trente-cinq morceaux de Buddy Holly qui sont parus en EP en France. Si on y trouve la plupart de ses grands succès, certains sont pourtant passés à travers les mailles du filet à l'époque, comme "It's so easy", "I'm gonna love you too", "Heartbeat", "It

doesn't matter anymore". Pour pallier ces défaillances, le compilateur a choisi de les ajouter en bonus, mais du coup, comme on dépassait la durée maximum d'un CD, la compilation est devenue double, ce qui a permis d'étoffer d'autant la section bonus, il y en a donc dix-huit au total, dont une version alternative de "That'll be the day", soyons fou. Au total, cette sélection s'étale sur cinquante-trois chansons, de quoi se régaler, même s'il ne s'agit pas non plus d'une intégrale. Comme déjà précisé, Buddy Holly a beaucoup, beaucoup enregistré durant le peu de temps qui lui fut imparti. En gros, durant sa collaboration avec Norman Petty, quand il n'était pas en tournée, il était dans le studio de ce dernier. Forcément, au bout du compte, ça fait de la matière. Disons qu'on a là l'essentiel de la discographie de Buddy Holly, depuis ses premiers essais très rockabilly jusqu'à ses mélodies pop aériennes, largement de quoi servir de présentation haut de gamme à ceux qui ne connaîtraient pas encore son œuvre. Un travail qu'aurait certainement apprécié Dick Rivers, lui qui, en 1991, avait justement enregistré un album de reprises (en français) de Buddy Holly. On boucle ainsi la boucle de cette double chronique.

PUNKY TUNES : We are in the future (CD, Kanal Hysterik)

Les Alsaciens, qui sont déjà dans le futur comme ils le martèlent en titre, sont-ils également les Looney Tunes du punk ? Ils n'en donnent pas spécialement l'impression à l'écoute de ces six titres, pas plus qu'ils n'invitent le loup de Tex Avery à venir vocaliser avec eux. Même s'ils ont conservé l'une des nombreuses reprises dont ils ont fait leurs choux gras à leurs débuts, "Young 'til I die" de 7 Seconds, d'où ce côté "looney" qui aurait pu leur coller à la peau avec un peu trop d'insistance. On en retrouve aussi une légère trace dans un morceau comme "Punky family". Mais, avec ce premier (mini) album, on sent bien qu'ils sont passés par la case "ire rouge" pour écrire leurs propres petits pamphlets punk-rock énérvés ("Homo-politicus"). Un punk-rock fichtrement mélodique malgré les excès de vitesse d'exécution, mélodies surlignées par le chant féminin, quelque part entre Deadline et Creepshow, ou les choeurs en apesanteur ("Posi care bears anthem"). On aime cette fraîcheur punky réglée sur la température idoïne pour ne pas craindre la surchauffe. Un bon premier jet qui vaut bien les champs de brumisateurs dans nos villes enfiévrées.

PRÉSIDENT ROUTINE : L'intégrale (CD, Kanal Hyterik)

Toute ressemblance avec un personnage existant n'est sûrement pas fortuite, a fortiori avec la sinistre actualité que nous subissons depuis dix-huit mois. Président Routine pourrait faire figure de héros en s'en prenant au dernier dictateur d'une longue lignée d'autocrates russes. Des coups à se prendre une biture au cocktail à base de polonium ou voir une escadre de missiles Kinjal s'abattre sur la Place Stanislas. Après la très molle condamnation des Européens - Macron n'a-t-il pas pris de ses nouvelles quasi quotidiennement, à croire qu'il avait des intérêts à voir tomber l'Ukraine ? - le salopard formé au KGB à de quoi ne plus se sentir pisser et voir plus loin que Kiev, entre les pays baltes, la Moldavie, voire la Pologne ou la Roumanie, ce ne sont pas les destinations qui manquent à cet amateur de vacances sanglantes. Dans "Président Routine", la chanson, Président Routine, le groupe, montre bien son sens de la géopolitique slave. Mais les préoccupations du groupe ne se limitent pas à l'ours Vladimir, il faut dire que ce ne sont pas les sujets de fâcherie qui manquent, des champs d'investigation qui nous donnent des chansons comme "Écos fachos", "Dictateurs" (bah non, notre petit tsar moderne n'est pas seul), "Piteux pubards", "AGCDCDG" ("A grand coup de club de golf", diatribe contre la haute finance et le capitalisme qui pratiquent l'acronyme avec morgue et condescendance), "Anti tout". Tout ça étant savamment étalé sur lit de punk intensément musclé, fond de boîte à rythmes, grosses guitares au vent et chant énérvé en première ligne. Président Routine est un groupe de combat, un commando de choc, une unité d'assaut. Remarquez, je dis groupe, mais Président Routine, officiellement, réfute le terme et se présente comme un one man band, composé d'un membre du groupe Dirt To Dust, mais comme, dans le même temps, il se trouve qu'un ex Diego Pallavas se montre fort assidu à ses petites manifestations exaltées, notre one man band ressemble furieusement à un duo. Ce qui n'altère en rien notre jugement, Président Routine faisant autant de boucan que les Chœurs de l'Armée Rouge au grand complet et sous l'emprise de l'herbe de bison. De plus, ils jouent tellement vite et si fort qu'on jurerait une suite de concertos pour orgues de Staline - on ne dit pas encore orgues de Poutine, celui-ci affichant une préférence pour les missiles à plus longue portée, serait-il sujet a même jusqu'à intituler "L'intégrale" son premier album. En même temps, ce n'est pas totalement faux puisque ces dix-sept titres sont tout ce qu'ils

ont sorti jusqu'à présent. On ne peut pas dire qu'il y ait tromperie. Une chose est sûre, la routine risquerait bien de s'installer entre ce président et moi, sans même l'usage de la torture pour me faire succomber. Je sais, je suis faible.

L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

ZANTE

Petit île lonienne à la démarche suffisamment honorable pour être passée de l'activité industrielle polluante à l'affichage d'une propreté clinquante. Dans notre monde en pleine dérive autodestructrice, ça méritait d'être signalé, même s'il ne faut pas se leurrer quant aux motifs plus ou moins douteux de l'affaire. Dans la Grèce antique, Zante est réputée pour... son pétrole, nécessaire aux bateaux.

Non pas pour les propulser, les Grecs, pour avancés qu'ils étaient



en matière sociétale, n'avaient quand même pas encore inventé le moteur diesel, mais pour en calfeutrer la coque. D'ailleurs, Homère lui-même évoque l'île, sous son nom d'origine, Zacynthe, tant dans "L'Iliade" que dans "L'Odyssée", précisant qu'elle est

"couverte de forêts". Quand on sait que le pétrole est le produit de la décomposition des végétaux, ça se tient. Le nom de Zacynthe vient de celui de l'hyacinthe, la fleur, puisque ses habitants prétendaient descendre de Zacynthos, fils de Dardanos, lui-même rejeton de Zeus et de la pléiade Électre, ce qui en jette grave sur le livret de famille. Dardanos engendra également Ilos et Érychthonios, les descendants de ce dernier finissant par fonder la ville de Troie, ou Ilion, ce qui nous ramène à Homère et à son petit reportage de guerre. Du pétrole, il ne doit plus guère y en avoir aujourd'hui sur l'île, en tout cas, lors des réunions de l'OPEP, on en parle assez peu. Une île qui, après une paire de millénaires à subir les dominations successives des Romains, des Byzantins (les mêmes mais en plus oriental donc en plus décadent), des Arabes, des Normands (ceux qui fondèrent le Royaume de Sicile), des Vénitiens (c'est d'eux que Zante tient son nom actuel), des Français (victime de la boulimie territoriale de Napoléon Ier), finit par revenir dans le giron du Royaume de Grèce au milieu du XIXe siècle. Home sweet home ! Passons sur l'éphémère séjour touristique des fascistes italiens puis des nazis allemands durant la Seconde Guerre Mondiale pour en arriver aux hordes de touristes d'aujourd'hui, attirés par Zante comme par toutes les îles grecques et alimentant le tiroir-caisse des petits entrepreneurs locaux, du moins ceux qui ne vivent pas de la pêche, autre contributeur important au PIB insulaire. Des touristes qui ne se doutent certainement pas un seul instant que l'île ait pu, un jour, subir des marées noires venues non pas de la mer mais de l'intérieur des terres – le rêve ultime de Total et Exxon réunis, plus besoin de bateaux-poubelles – quand ils se vautrent mollement sur les plages d'un sable si fin qu'il s'insinue sans douleur dans tous leurs orifices, béatement offerts à ce moderne culte – ne surtout pas oublier la seconde syllabe, vu le contexte, là non plus ne pas omettre les deux ultimes syllabes, putain ça fait beaucoup de trucs à se remémorer pour des dilettantes – voué au dieu des vacanciers (Clubmedos ?).



Des plages si immaculées, sur les dépliants publicitaires en tout cas, qu'au moins l'une d'entre elles, Laganás, sur la côte sud, voit même débarquer des globe-trotters au long cours d'un autre genre, moins bipèdes, plus rampants, des tortues caouannes qui viennent y pondre les générations futures de caretta caretta, ce qui a conduit les autorités du confetti marin à protéger la zone lors de leurs délivrances annuelles. Belle preuve d'altruisme pour des envahisseuses qu'il eut été facile de fustiger puisqu'elles ne paient pas de taxe de séjour et ne font travailler ni les hôteliers ni les restaurateurs. Dans un monde au mercantilisme galopant, ça méritait d'être rapporté. Homère lui-même n'en avait rien dit, heureusement que je suis là pour remettre la tortue au milieu de la plage.



DOOM DOOM LOVERS : Doom Doom Lovers (CD, Hellnation/Some Produkt)

En ces temps de règlements de comptes quotidiens à coups de Kalachnikov, le malheureux flingue du logo des Doom Doom Lovers, même grossi par la perspective, même chargé fictivement à la dum-dum, bien que ce ne soit pas une munition pour arme de poing, ce pistolet, donc, paraît bien inoffensif au regard des dégâts générés par nos chers dealers de quartiers. D'autant plus inoffensif que, sauf erreur de ma part, les Doom Doom Lovers ne sont pas des tueurs professionnels, mais un couple de musiciens. Avec leur premier album, les Doom Doom Lovers manient la rose et le calibre plutôt que la rose et le glaive. Autres temps autres mœurs, de quoi faire des compromis symboliques. Les Doom Doom Lovers sont un duo périgourdin, également couple à la ville - ce qui me donne l'impression d'avoir postulé à la rédaction de "Gala" ou de "Voici", pas le genre de rêve que je fais habituellement - constitué de Jean-Jean (ex Thompson Rollets, voilà qui devrait parler à la frange la plus "mûre" du lectorat de ma modeste prose, ou Red Eye Ball) au chant et à la guitare et Kinou au chant et à la batterie. Des duos guitare-batterie, on en a vu apparaître des quantités industrielles ces dernières années, souvent dans une mouvance garage-punk, les Doom Doom Lovers se démarquent de cette nouvelle tradition par un petit côté sentimental et romantique qui tend à adoucir le propos rock'n'roll générique, cf "Secrets", sur fond acoustique, petite comptine langoureuse qui permet de respirer. Le côté "lovers" de ces "doom doom" en principe plus létales. Balançant en permanence entre français et anglais, les chansons des Doom Doom Lovers ont un parfum subtilement surréaliste qui n'est pas sans nous amadouer et nous faire chercher en permanence le second degré poétique ("Looking for the banshee", "Garde un chien d'ta chienne", "Un pas sur la Lune" [Neil Armstrong's not dead ?]). Si le rock'n'roll des Doom Doom Lovers tangue et balance élégamment, il délivre aussi son lot de coquetteries arty comme ce "Nus, sur une banquette" qui me rappelle fichtrement le "Rebob !" de Marie et les Garçons ("Deux sur une banquette et toi dans le hall de l'hôtel"), même tempo hypnotique, même sens du texte dadaïste. Chez les Doom Doom Lovers, les paroles se révèlent aussi riches que les mélodies, même les plus osseuses et les plus ascétiques. Usant habilement de la saturation et des harmoniques transcendantes, Jean-Jean délivre des riffs chaleureux et énergiques pendant que Kinou fesse, plus qu'elle ne les caresse, ses tambours. L'éclectisme de la musique des Doom Doom Lovers se rattache autant à celui du Velvet Underground que des White Stripes des derniers disques ou au nouveau dur des Limifianas (Lionnel et Marie), comme si une osmose émotionnelle et

affective facilitait, et dictait, une certaine synergie musicale. Il y aurait sûrement là de quoi trouver matière à thèse pour un émule de Jung, tout comme dans l'oxymore que constitue le nom du groupe, à moins qu'il ne faille y voir qu'une nouvelle interprétation du concept freudien d'Eros et Thanatos. Personnellement, tant que ça donne des disques comme ce premier album des Doom Doom Lovers, les spécialistes peuvent bien gloser ad libitum, moi je me contente du petit plaisir simple de l'écouter. C'est grave docteur ?

BEER BEER ORCHESTRA : Checkpoint (CD, Beer Beer Production/Mass Productions)

Cinq ans, c'est à peu près le temps qu'il faut aujourd'hui à Beer Beer Orchestra pour sortir un nouvel album. 2018 : Sortie de "En cavale !". 2023 : Parution de "Checkpoint". Les délais sont respectés, pas besoin d'avoir recours à un quelconque système d'astreinte pour finir dans les temps. Beer Beer Orchestra, pour ceux qui s'éveilleraient au concept de musique de qualité, c'est du pur concentré de ska sur fond de punk. Encore que, sur ce nouvel album, j'ai comme la vague impression que le ton s'est un poil durci, que le punk a pris un peu plus de place en accélérant légèrement le tempo skankant de l'ensemble. En gros, et même si Beer Beer Orchestra a toujours revendiqué ses influences 2 Tone, celles-ci semblent sortir renforcées de l'exercice. Ceci alors même que plusieurs titres puisent leur substantifique moelle à des sources assez éloignées du ska deux tons (comme les klaxons du même tonneau ?) de la perfide Albion. J'en veux pour preuve la suite "Golem prelude/Golem ska/Czech crystal stepper dub" fortement empreinte de folklore tchèque via le mythe du golem, avec les interventions vocales de fans locaux de Beer Beer Orchestra dans la langue d'Egon Bondy, ou de Vaclav Havel, selon vos affinités culturelles, jusqu'à l'œillade appuyée à "Carmen" de Bizet à qui sont empruntés les refrains de "Golem ska". Fichtre ! Autre matière première raffinée par Beer Beer Orchestra, l'instrumental "Work song", adapté du morceau du cornettiste de jazz Nathaniel Adderley (frère du saxophoniste Cannonball Adderley, des fois que le nom de ce dernier vous parle plus). Pour la petite histoire, ce titre fut doté de paroles par le chanteur Oscar Brown avant d'être adapté en français par Claude Nougaro sous le titre "Sing Sing song", mais là, on s'éloigne sérieusement du propos. Revenons à nos pandas, puisque c'est la mascotte de Beer Beer Orchestra pour ce nouvel album, après l'abeille sur les quelques disques précédents. C'est vrai que le noir et blanc du grand ursidé se rapproche plus du damier 2 Tone (même si la bestiole préfère nettement les formes rondes, pour ne pas dire rondouillardes, aux carreaux) que le jaune et noir de la mouche à miel (trop proche des Dalton "En cavale" ?). Avec "Checkpoint", Beer Beer Orchestra continue à nous abreuver de ses rythmes chaloupés, tantôt ska, tantôt reggae ("Immortalitime"), tantôt chantés (façon sermon sur le mont des Alouettes), tantôt instrumentaux, puisque tous sont instrumentistes au sein du groupe, y compris le chanteur qui, entre deux couplets, entre deux refrains, souffle comme un damné dans une trompette en ébullition, venant épauler son petit camarade saxophoniste qui ne se laisse nullement distancer dans l'exercice expiratoire. Je ne connais rien de l'état de santé de nos deux pirates, mais je pense pouvoir affirmer sans trop de risque qu'il ne sont point poitrinaires, tandis que leurs acolytes, si j'en juge par leur façon de titiller cordes et tambours, ne doivent guère souffrir d'arthrose dans les membres supérieurs, inférieurs non plus tant ils se démènent sur scène, bien que, à la simple écoute du disque, vous ne pourrez peut-être pas trop en juger, le supputer tout au plus. Avec l'énergie qu'ils dégagent, il eut été fort improbable qu'ils optassent pour le jeu de scène de Nana Mouskouri ou de Charles Aznavour. Quand ils auront l'âge de Jeanne Calment peut-être, et encore, je ne parierais pas trop mon intégrale des Specials sur ce postulat.

